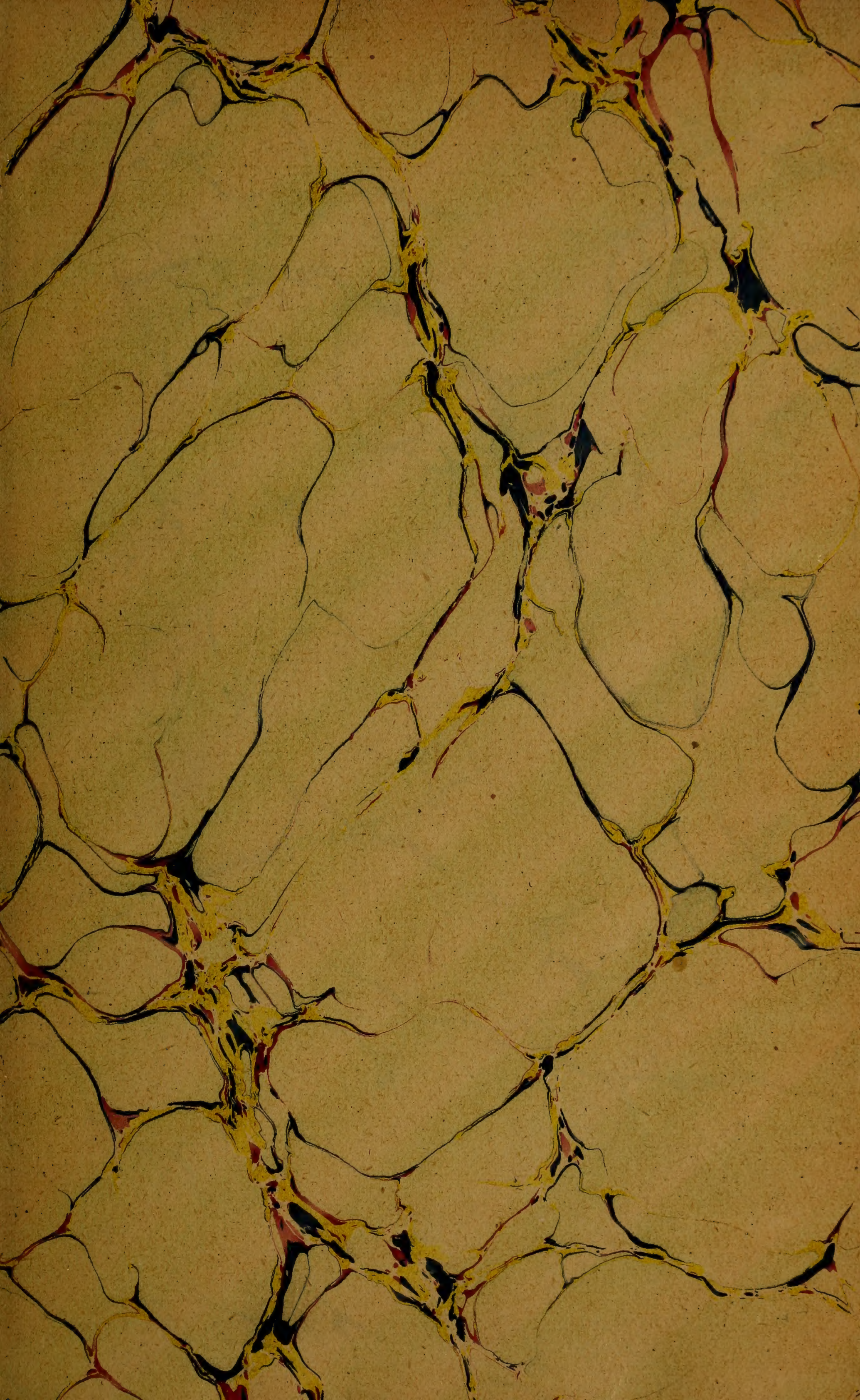






LES

BOULINARD

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du PALAIS-ROYAL, le 14 janvier 1890.

DE M. ORDONNEAU :

Cherchons Papa, vaudeville en trois actes, en collaboration avec M. Victor Bernard (Palais-Royal) . . . . 2 »

Les Deux Chambres, comédie en un acte (Palais-Royal). 1 50

La Fiancée des Verts-Poteaux, opéra-bouffe en trois actes, musique de M. Ed. Audran (Menus-Plaisirs) . . . . . 2 »

L'heure du Berger, vaudeville en trois actes (Palais-Royal). . . . . 2 »

Madame Grégoire, pièce en trois actes, en collaboration avec M. Paul Burani (Théâtre Cluny) . . . . 2 »

Mimi Pinson, vaudeville-opérette en trois actes, en collaboration avec M. Arthur Verneuil (Cluny). . . . . 2 »

Mon Oncle ! comédie-bouffe en trois actes, en collaboration avec M. P. Burani (Théâtre Cluny). . . . . 2 »

Les Parisiens en province, comédie en quatre actes, en collaboration avec M. Hippolyte Raymond (Cluny) . . 2 »

Les Petites Godin, comédie-vaudeville en trois actes (Palais-Royal). . . . . 2 »

La princesse Colombine, opéra-comique en trois actes, d'après H. B. Farnie, en collaboration avec M. Émile André, musique de M. R. Planquette (Nouveautés) . . . . 2 »

Le Réveil de Vénus, comédie en trois actes, en collaboration avec MM. Burani et Cermoise (Athénée Comique). . . 2 »

Serment d'amour, opéra-comique en trois actes, musique de M. Ed. Audran (Nouveautés). . . . . 2 »

Théâtre des familles, par MM. Gustave Nadaud, Maurice Ordonneau et Eugène Verconsin, un volume in-18 . . 3 50

DE M. A. VALABRÈGUE :

La Flamboyante, comédie en trois actes, en collaboration avec MM. P. Ferrier et F. Cohen (Vaudeville). . . . . 2 »

Les Entr'actes du cœur, comédie en un acte 1 50

Madame a ses brevets, comédie en un acte 1 50

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

MAURICE ORDONNEAU,
ALBIN VALABRÈGUE & HENRY KÉROUL

LES BOULINARD

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

— NOUVELLE ÉDITION —



PARIS — I.
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU, ET 16, RUE MOLIÈRE
(*Près le Théâtre-Français*)

1901

PERSONNAGES

BOULINARD, beau-père de Bodard	MM.	DAILLY.
PAUL GODARD		CALVIN.
PAUL BODARD		GALIPAUX.
LE MAJOR BOULINGRIN.		VICTORIN.
BRUNIQUEL		MAUDRU.
M. EMILE, maître d'hôtel		PELLERIN.
DUTILLEUL, juge de paix.		GARON.
DÉBOUCHEAU, président du Tribunal		MONVAL.
LOUVETEAU		BOUCHET.
BENOIT		GARNIER.
UN VIEIL HABITUÉ de table d'hôte.		R. LUGUET.
UN CRIEUR		
PAMÉLA, femme de Boulinard	Mmes	MATHILDE.
CÉCILE		BERNY.
AGATHE.		CLEM.
AUGUSTINE.		RENAUD.

La scène de nos jours.

1er acte à Paris, chez BOULINARD ; 2e acte à l'hôtel de la sous-préfecture aux Réglisottes ; 3e acte à la sous-préfecture des Réglisottes.

LES BOULINARD

ACTE PREMIER

A droite, premier plan, chambre de Cécile. Deuxième plan, chambre de Mme Boulinard. Au fond, porte d'entrée. A gauche, deuxième plan, porte allant à l'office pour Agathe. Premier plan, porte allant chez Boulinard. Cheminée, flambeaux, un objet en métal sur le guéridon milieu.

SCÈNE PREMIÈRE

BENOIT, AGATHE

BENOIT, époussetant.

Voilà ce que j'appellerai un salon rudement astiqué.

AGATHE, entrant de droite.

Eh bien, monsieur Benoît, qu'est-ce que vous faites donc là ?

BENOIT.

Vous voyez, mam'zelle, plus un atome de poussière.

AGATHE.

Vous n'avez pas besoin de vous fatiguer, Benoît, s'il en reste, Madame l'enlèvera.

BENOIT.

C'est vrai tout de même qu'elle fait de l'ouvrage, Madame, avec elle, ça ne reluit jamais assez.

AGATHE.

Dame! vous ne connaissez donc pas ses origines? C'est vrai, au fait, vous n'êtes dans la maison que depuis quinze jours. (Mystérieusement.) Eh bien, Madame sort d'un bureau de placement.

BENOIT.

Vous voulez me faire poser, vous!

AGATHE.

Ma parole d'honneur, monsieur Benoît.

BENOIT.

Allons donc!

AGATHE.

C'est comme je vous le dis. C'est une ci-devant collègue. Il y a vingt ans Madame était la cuisinière de Monsieur. Or, un soir, Monsieur, qui était veuf depuis six mois à peine, était allé dîner chez un ami, où il avait bu pas mal de champagne et mangé pas mal de truffes, sans doute en signe de deuil, il se trouva un peu indisposé en rentrant.

BENOIT.

Et je devine le reste.

AGATHE.

Parbleu, comme c'est malin! La petite bonne lui

porta une tasse de thé, en camisole, vers les deux heures du matin, et deux mois après...

BENOIT.

Elle était mère?

AGATHE.

Non? Est-il bête! Elle était Madame Boulinard. Y a-t-il des femmes qui ont de la veine tout de même! Si jamais un ami de Monsieur mange trop de truffes je ne vous dis que ça, mon petit vieux.

BENOIT, lui prenant la taille.

Eh! J'en mangerais bien, moi!

AGATHE.

A bas les pattes! (A part.) Un larbin, jamais de la vie. (Haut.) Depuis que je connais l'histoire de Madame, j'ai de l'ambition... J'ai 18 ans, je ne suis pas plus mal tournée qu'une autre...

BENOIT.

Au contraire. Pourquoi que vous n'épouseriez pas, comme Madame, un ancien fabricant de moutarde.

AGATHE.

Chut! ne parlez jamais de ça ici!

BENOIT.

Pourquoi?

AGATHE.

Depuis que Monsieur est rentier, il ne peut plus entendre parler de son ancien commerce.

BENOIT.

Il est si orgueilleux.

PAMÉLA, appelant à la cantonade.

Agathe!

BENOIT.

J'entends la voix de Madame, je me sauve.

Il sort. Paméla entre. Agathe, se met à épousseter.

SCÈNE II

AGATHE, PAMÉLA.

PAMÉLA, agitée.

Agathe!

AGATHE.

Madame!

PAMÉLA.

Est-ce que Monsieur est rentré?

AGATHE.

Non, Madame.

PAMÉLA.

Je suis sur des chardons ardents.

AGATHE.

Ça doit faire souffrir Madame.

PAMÉLA.

Allez vous mettre à la fenêtre de ma chambre, et, dès que vous verrez Monsieur, venez me prévenir.

AGATHE.

C'est que j'étais en train de finir le salon.

PAMÉLA.

Donnez-moi ça!

Elle lui prend le martinet des mains et se met à épousseter.

AGATHE.

Madame est bonne (A part.) à tout faire!

PAMÉLA.

J'ai besoin de m'occuper.

AGATHE, à part, avant de sortir.

Quand elle me donne mon mois, j'ai toujours envie de partager avec elle.

Elle sort.

SCÈNE III

PAMÉLA, seule, époussetant et tapant sur les meubles.

C'est aujourd'hui qu'on doit prononcer le jugement, j'ai dit à monsieur Boulinard: ne fais pas ce procès, tu perdras puisque t'as tort. Il m'a répondu: madame Boulinard, s'il n'y avait que ceux qui ont raison qui fissent des procès, — il a dit fissent, je ne sais pourquoi — il n'y en aurait jamais

SCÈNE IV

PAMÉLA, AGATHE.

AGATHE, *entrée bruyante.*

Madame! Madame! voilà Monsieur

PAMÉLA.

Où a-t-il son chapeau ?

AGATHE.

Sur la tête.

PAMÉLA.

Je le sais bien.

AGATHE.

Alors, pourquoi Madame me le demande-t-elle ?

PAMÉLA.

Son chapeau vient-il en avant sur son nez ? comme ça, tenez.

Elle prend un chapeau de son mari et le met sur sa tête.

AGATHE.

Madame est rigolo comme ça.

PAMÉLA.

Quand Monsieur a son chapeau sur le nez c'est qu'il n'est pas content. Quand, au contraire, il est content, il met son chapeau comme ça.

Elle met le chapeau sur l'oreille. Boulinard entre son chapeau sur le nez.

AGATHE.

Le v'là, Madame.

SCÈNE V

LES MÊMES, BOULINARD.

PAMÉLA.

Tu as perdu.

BOULINARD.

Qui te l'a dit ?

PAMÉLA.

Ton chapeau.

Il regarde son chapeau.

BOULINARD, à Paméla.

Il n'y a plus de justice, Paméla. (A Agathe.) Il n'y a plus de justice, Agathe!

AGATHE, ahurie.

Ah! qu'est-ce qu'on en a fait ?

PAMÉLA.

Laissez-nous, Agathe.

AGATHE.

Oui, Madame. (A part.) Pimbèche, va!

Elle sort.

SCÈNE VI

PAMÉLA, BOULINARD.

PAMÉLA.

Eh bien, quand je te l'avais dit de ne pas le faire ce procès. Mais non, tu ne m'as pas écoutée, tu ne m'écoutes jamais.

BOULINARD.

Tout ce que tu diras ou rien, maintenant, c'est la même chose.

PAMÉLA.

Il fallait m'écouter avant. Tu as fait ce procès par orgueil. Tu n'es qu'un paon.

Elle prononce **pan.**

BOULINARD.

Pan! On dit un paon!

PAMÉLA.

Si tu veux! Monsieur rougit d'avoir été marchand de moutarde.

BOULINARD.

C'est cela, rabaisse-moi encore. Je n'ai pas été marchand, j'ai été fabricant.

PAMÉLA.

Enfin, tu en as vendu, pour moi, c'est la même chose.

BOULINARD.

Pardon, un fabricant vend en gros aux marchands, tandis que le marchand vend au détail à tout le monde. Un marchand a une boutique, un fabricant a une usine. Le marchand est un intermédiaire, le fabricant est un créateur.

PAMÉLA.

Tu ne vas pas me faire croire que tu as inventé la moutarde?

BOULINARD.

Non, mais je l'ai perfectionnée. J'ai inventé une

espèce de moutarde, la moutarde Aristide Boulinard, et ça m'a rapporté un million et demi.

PAMÉLA.

Oui, et maintenant que tu as cédé, tu voudrais empêcher ton successeur de vendre à ton nom.

BOULINARD.

Parfaitement.

PAMÉLA.

Et on t'a condamné.

BOULINARD.

Il n'y a plus de justice. Oh ! mais je me vengerai, je dirai partout avec quoi elle est faite sa moutarde, je dirai qu'il empoisonne les masses par un similiestragon.

PAMÉLA.

Qu'en sais-tu ?

BOULINARD.

Ce que j'en sais ? Je lui ai vendu ma recette cent mille francs.

PAMÉLA

Alors, ça te retombera sur le nez !

BOULINARD, refroidi.

C'est vrai ! Je n'avais pas pensé à ça !

PAMÉLA.

Elle a un nom ta recette, elle s'appelle moutarde Boulinard. Tu l'as assez crié sur les toits ! On va chez l'épicier, qu'est-ce qu'on demande ? Un pot de moutarde Boulinard, la seule qui ne fasse pas éter-

nuer le consommateur. C'est ce nom qu'on a acheté, et aujourd'hui tu veux qu'on l'enlève. Tu rougis de ton commerce.

BOULINARD.

Je n'en rougis pas, je le cache. Je ne voudrais pas, toutes les fois que je vais dîner quelque part, voir sur la table un pot de moutarde Boulinard! (Avec humeur.) Je ne voudrais pas, chaque fois que je sors, avoir les yeux crevés par ces mots que je lis sur tous les murs, sur les kiosques, dans les gares, dans les journaux : « Boulinard, sa moutarde. » Je l'ai vendue à Pingouin et je demande qu'on mette Pingouin à la place de Boulinard! On me déboute de ma demande et on me condamne aux frais.

PAMÉLA.

C'est bien fait !

BOULINARD.

Madame Boulinard, vous oubliez trop souvent que je vous ai tirée du néant pour vous élever jusqu'à ma hauteur !

PAMÉLA.

Oh! la hauteur d'un marchand de moutarde, c'est pas le Mont-Blanc!

Elle va à la porte et frotte le bouton.

BOULINARD.

Eh bien ? qu'est-ce que tu fais là ?

PAMÉLA.

Avec moi, faut que ça reluise.

BOULINARD.

Mais à quoi ça sert-il d'avoir des domestiques !

Toute la journée tu es dans la cuisine ou dans les chambres à essuyer les meubles ! Ah ! on voit bien que tu n'es pas née...

PAMÉLA, *ahurie.*

Comment, je ne suis point née ?

BOULINARD.

Tu n'es pas de race, quoi !

PAMÉLA.

Est-ce que ça t'a empêché d'être heureux sous prétexte que quand je t'ai épousé je connaissais le service.

BOULINARD.

Non, mais tu as besoin d'être dégrossie.

PAMÉLA.

Eh bien, toi aussi.

Cécile entre.

BOULINARD.

Tais-toi ! voici Cécile!

SCÈNE VII

LES MÊMES, CÉCILE, puis AGATHE.

CÉCILE.

Eh bien, père, et ton procès ?

BOULINARD.

Il n'y a plus de justice, Cécile.

CÉCILE.

Alors tu as été condamné ! Tu vas être de mauvaise humeur toute la journée ! C'est bien agréable pour moi.

PAMÉLA.

Ah ! oui, c'est aujourd'hui que monsieur Bodard attend sa nomination de sous-préfet.

BOULINARD.

C'est vrai, c'est aujourd'hui que nous faisons ton bonheur.

CÉCILE.

Ou mon malheur.

BOULINARD.

Comment cela ?

CÉCILE.

Mais oui, puisque si monsieur Bodard n'est pas nommé sous-préfet tu veux que j'épouse monsieur Bruniquel.

BOULINARD.

Tu seras bien à plaindre, la femme d'un ingénieur.. Un ingénieur occupe le poste le plus élevé de l'État.

CÉCILE.

Comment ?

BOULINARD.

Sans doute ; monsieur Eiffel sur sa tour !

PAMÉLA.

Il a 38 ans, ton ingénieur !

BOULINARD.

De cette façon on est sûr que lorsqu'il sera marié il ne fera pas le jeune homme. Il aura toujours ses 38 ans! Bruniquel est le fils d'un vieil ami avec qui j'ai fait mes premières armes.

PAMÉLA.

Tu as donc été soldat?

BOULINARD.

Son père et moi, nous avons fait nos premières armes ensemble dans le commerce, ça se dit comme ça. Il occupe un poste important dans une usine métallurgique.

PAMÉLA.

Métalleur... quoi?

BOULINARD.

Métallurgique! c'est pour les métaux. C'est un parti superbe, et puis...

CÉCILE.

Et puis, il te flatte.

BOULINARD.

C'est un homme qui m'apprécie, voilà tout.

CÉCILE.

Veux-tu mon opinion? Il n'est pas très franc, ton monsieur Bruniquel, et ce qu'il aime en moi, c'est ma dot.

PAMÉLA.

D'ailleurs, puisque Cécile préfère monsieur Botard!

BOULINARD.

Bodard ! Qu'est-ce qu'il est votre Bodard, s'il n'est pas sous-préfet ?

PAMÉLA.

C'est un charmant garçon !

CÉCILE.

Il a dix mille francs de rentes.

BOULINARD.

Qui est-ce qui n'a pas dix mille francs de rentes, aujourd'hui. Tenez, sans sortir de la maison, sonnez à tous les étages, et vous verrez que le moindre locataire a 30.000 francs de rentes. Si Bodard n'est pas sous-préfet il n'existe pas, il n'est rien du tout, et je lui refuse Cécile : Je ne veux pas sacrifier ma fille.

PAMÉLA.

Elle sera malheureuse.

BOULINARD.

Tu vois, c'est toi qui lui mets ces idées-là dans la tête.

CÉCILE.

Mais non, papa.

PAMÉLA.

Mais qu'est-ce que tu as donc contre monsieur Bodard ?

BOULINARD.

Moi ! mais je désire de tout mon cœur sa nomination !

CÉCILE.

Tu dis ça !

BOULINARD.

Tu en doutes? Eh bien, voulez-vous que je vous fasse une confidence? Eh bien, j'ai écrit au ministre pour le prier de nommer monsieur Bodard sous-préfet... moi!

PAMÉLA.

Toi! Tu écris au ministre des postes?

BOULINARD.

Pourquoi des postes?

PAMÉLA.

Dame! Sous-préfet, c'est un poste!

BOULINARD, à part, avec pitié.

Pauvre femme!

CÉCILE.

Comment, papa, tu as écrit au ministre?

BOULINARD.

Je suis citoyen français et contribuable. Je contribue à payer le ministre, il peut bien faire quelque chose pour moi, puisque je le paie.

CÉCILE.

Mais il n'y a pas que toi qui payes les impôts.

BOULINARD.

Aussi, je ne lui demande pas toutes les sous-préfectures, je ne lui en demande qu'une. Voici du reste la teneur de ma lettre : J'ai fait un brouillon. Quand on écrit à un ministre, il faut faire un brouillon : « Monsieur le ministre, un jeune homme très distingué, monsieur Paul Bodard, cousin de Céles-

tin Bodard, le grand industriel, neveu d'Amable Bodard, le conseiller municipal de Tours, est candidat à une sous-préfecture. Permettez-moi de le recommander chaudement. (*Parlé.*) Souligné « à votre bienveillance. En somme, qu'est-ce que ça peut vous faire? Une signature à donner et ça y est. Autant celui-là qu'un autre. Comptant sur votre patriotisme, citoyen, je vous prie d'agréer, monsieur le ministre, l'assurance de mes sentiments affectueusement distingués. Aristide Boulinard, rentier... P. S. ».

PAMÉLA.

P. S. Qu'est-ce que ça veut dire?

CÉCILE.

Post scriptum!

PAMÉLA.

Encore des postes?

CÉCILE.

C'est du latin! Ça veut dire : Nota bene.

BOULINARD.

« P. S. Dans ma propriété de Chatou je fais des essais d'agriculture, d'horticulture et d'arboriculture. Je crois avoir découvert une nouvelle pomme de terre. »

PAMÉLA.

Cet homme-là trouverait des truffes, s'il voulait.

BOULINARD.

« Une pomme de terre qui se rapproche du navet. Si cet espoir se réalise j'espère que le gouvernement ne m'oubliera pas. »

PAMÉLA.

Moi je n'aurais pas parlé de la pomme de terre.

BOULINARD.

Mais puisque je vous dis qu'elle sent le navet.

PAMÉLA.

Elle a tort!

AGATHE, entrant.

Monsieur Bodard demande Monsieur.

BOULINARD.

Qu'est-ce qu'il veut.

CÉCILE.

Il veut te serrer la main avant d'aller au ministère voir s'il est nommé.

BOULINARD.

J'aimerais mieux ne le voir qu'après.

PAMÉLA.

Reçois-le toujours.

BOULINARD.

Soit ! (Agathe sort.) Je n'ai rien à lui dire, moi. (A Cécile.) Toi, mon enfant, rentre avec ta mère. Les circonstances sont trop délicates pour que tu te trouves en présence de monsieur Bodard aujourd'hui.

PAMÉLA.

Viens, Cécile, ton père a raison.

BOULINARD.

J'ai toujours raison, madame Boulinard.

PAMÉLA.

Pas devant les juges en tout cas.

Elles sortent.

SCÈNE VIII

BOULINARD, PAUL.

PAUL.

Bonjour, Monsieur, comment vous portez-vous ? Et madame Boulinard ?

BOULINARD.

Elle se porte à merveille.

PAUL.

Oserais-je vous demander des nouvelles de mademoiselle Cécile ?

BOULINARD.

Ma fille se porte également à merveille.

PAUL.

Vous me voyez dans la fièvre de l'attente.

BOULINARD.

Tous mes vœux vous accompagnent.

PAUL.

En sortant d'ici, je vais au ministère voir si je suis au nombre des élus. Le mouvement sera signé à 4 heures.

BOULINARD.

Moi, j'attendrai avec impatience mon journal du soir.

PAUL.

Alors, si je ne suis pas dans le mouvement, je dois renoncer à l'espoir.

BOULINARD.

Absolument et définitivement. Si vous n'êtes pas sous-préfet je préfère Bruniquel sous tous les rapports. Ma fille a 500.000 francs de dot en beaux billets de banque, elle aura après moi un million au moins... Qu'est-ce que dirait le monde si on apprenait que je l'ai donnée à un homme sans position.

PAUL.

Je suis avocat consultant !

BOULINARD.

Qu'est-ce que ça vous rapporte ? Rien !

PAUL.

On ne vient pas me consulter, ce n'est pas ma faute.

BOULINARD.

Ni la mienne, vous êtes comme qui dirait un avocat honoraire. J'aimerais mieux un avocat avec des honoraires.

PAUL.

Qu'est-ce que j'aurai de plus quand je serai sous-préfet ? 5,000 francs, environ.

BOULINARD.

Et la gloire, Monsieur ! à partir du jour où le gou-

vernement vous a nommé sous-préfet, vous avez une auréole administrative, vous êtes fonctionnaire ; le premier fonctionnaire d'un arrondissement, c'est-à-dire d'un territoire important Combien y a-t-il de gens qui sont au-dessus de vous, aujourd'hui ? Nous sommes des centaines de mille, nous sommes légion. Vous êtes nommé sous-préfet ! Combien y en a-t-il au-dessus de vous maintenant ? Je n'en vois plus que trois : le préfet, le ministre et le chef de l'Etat. Vous arrivez quatrième, avec un très bel uniforme et une épée pour commander à toute une population.

PAUL.

On peut me révoquer.

BOULINARD.

Jamais, si vous ne faites pas de bêtises et si vous savez vous rallier aux gouvernements successifs que le pays préfère.

PAUL, protestant.

Changer d'opinion.

BOULINARD.

C'est le devoir, monsieur. Si tous les français changeaient d'opinion en même temps nous serions tous heureux !

PAUL.

S'ils n'en changeaient pas, nous le serions bien davantage.

AGATHE, entrant, à Boulinard.

Monsieur... v'là l'autre.

BOULINARD, à part.

Bruniquel ! sapristi ! (Haut.) Je vous demande pardon, une visite imprévue.

PAUL.

C'est bien, je me retire.

Il va pour sortir par le fond.

BOULINARD

Pas par là ! (A part.) Il ne faut pas qu'ils se rencontrent. (Haut.) Par l'escalier de service.

PAUL, ahuri.

Par l'escalier de service ?

BOULINARD.

Dam ! vous n'êtes pas encore sous-préfet, vous pouvez bien prendre l'escalier de service. Dépêchez-vous.

Paul sort.

SCÈNE IX

BOULINARD, BRUNIQUEL.

AGATHE, annonçant.

Monsieur Isidore Bruniquel !

BRUNIQUEL.

Mon cher monsieur Boulinard !

BOULINARD.

Mon cher Bruniquel, donnez-vous la peine de vous asseoir.

BRUNIQUEL.

Est-ce aujourd'hui, cher monsieur et ami, que je puis espérer être fixé sur la demande que j'ai eu l'honneur de vous faire?

BOULINARD.

Oui, mais pas avant cinq heures.

BRUNIQUEL.

Pourquoi ?

BOULINARD.

Je ne prends jamais de grave décision avant cinq heures. (A part.) A cinq heures, je saurai si Bodard est nommé.

BRUNIQUEL, à part.

Il est froid, le beau-père, il a besoin d'être remonté. (Haut.) Je sais depuis longtemps que vous êtes un homme de premier ordre.

BOULINARD.

Vous exagérez.

BRUNIQUEL.

C'est que vous avez la modestie de toutes les natures d'élite.

BOULINARD, à part.

Je suis fâché d'avoir écrit au ministre.

BRUNIQUEL.

Savez-vous qu'on regrette de ne pas voir des hommes comme vous à la tête du pays ? Pourquoi ne vous portez-vous pas député ?

BOULINARD, mystérieusement.

J'y songe, mon cher Bruniquel.

BRUNIQUEL.

Je vous conseillerais de considérer la députation moins comme un but que comme un marche-pied.

BOULINARD.

Comment cela ?

BRUNIQUEL.

Pourquoi, vous qui avez une grande fortune, ne solliciteriez-vous pas un poste d'ambassadeur ?

BOULINARD, enflant la voix.

D'ambassadeur ?

BRUNIQUEL, à part, se moquant de lui.

Il est à peindre !

BOULINARD.

Une petite ambassade, alors?

BRUNIQUEL.

Il ne vaudrait pas la peine de quitter Paris. Je voudrais vous voir, mon cher Boulinard, ambassadeur à Constantinople.

BOULINARD.

Moi aussi ! Malheureusement, il y a un obstacle.

BRUNIQUEL, à part.

Il n'en trouve qu'un ! (Haut.) Lequel?

BOULINARD.

Ma cuisi... Ma femme !

BRUNIQUEL.

Madame Boulinard est une honnête femme.

BOULINARD.

Oui, mais elle n'a pas l'habitude des cours.

BRUNIQUEL.

Vous la lui donneriez ?

BOULINARD.

Oui, en la stylant... peut-être !

BRUNIQUEL, regardant sa montre.

Mais je vous demande pardon, il est 3 heures, je vais faire quelques courses dans le quartier et je reviens.

BOULINARD.

Je ne vous dirai qu'un mot, mon cher Bruniquel : Bon espoir.

BRUNIQUEL.

Si vous ne croyez pas faire de moi votre gendre, croyez que rien ne m'empêchera de rester un de vos plus chauds admirateurs.

BOULINARD.

Comptez sur moi.

BRUNIQUEL, avec admiration.

Ah!

BOULINARD.

Quoi donc ?

BRUNIQUEL.

Ah! c'est surprenant! De profil vous ressemblez à Colbert.

BOULINARD.

Vous êtes trop bon !

BRUNIQUEL, à part.

Il est à point. (Haut.) A tout à l'heure, mon cher maître.

BOULINARD.

A tout à l'heure ! Par le grand escalier ! (Bruniquel sort.) Il est très bien, ce garçon-là ! quand je pense que Cécile n'aime pas cet homme distingué : Colbert ! ambassadeur ! C'est trop !

SCÈNE X

BOULINARD, CÉCILE.

CÉCILE.

Monsieur Paul n'est pas encore revenu ?

BOULINARD.

Pas encore, mais je viens de voir monsieur Bruniquel.

CÉCILE.

De quoi avez-vous parlé ?

BOULINARD.

De toi tout le temps, de mon avenir .... Figure-toi qu'il veut à tout prix que je sois député... comme marche-pied.

CÉCILE.

Ah ! vraiment ?

BOULINARD.

Quelle différence entre lui et Bodard ! Bodard est un homme insignifiant.

CÉCILE.

Pas pour moi.

BOULINARD.

Il est venu ici au moins une quinzaine de fois, jamais il ne m'a adressé le moindre éloge.

CÉCILE.

Lui ! (A part.) Attends, Bruniquel. (Haut.) Toutes les fois que monsieur Paul vient voir maman il ne nous parle que de toi.

BOULINARD.

Vraiment ?

CÉCILE.

Seulement... il a toujours peur d'être pris pour un flatteur, pour un hypocrite qui fait des compliments intéressés.

BOULINARD.

Ah ! ça se voit bien, quand un homme est sincère.

CÉCILE.

Mais, petit père, si monsieur Paul est nommé sous-préfet, il n'aura qu'un rêve, mettre son influence à ton service, et un sous-préfet a beaucoup d'influence.

BOULINARD.

Elle a raison.

CÉCILE, à part.

Enfoncé Bruniquel.

BOULINARD.

Dis-moi, est-ce que monsieur Bodard sait que j'ai été fabricant de...

CÉCILE.

Mais oui, et il en est fier.

BOULINARD, incrédule, à part.

Faut-il qu'il soit amoureux !

CÉCILE.

Je veux qu'il t'en apprécie davantage ! Il dit que la valeur d'un homme se mesure du point où il est parti, à celui où il est arrivé.

BOULINARD.

C'est vrai. Est-ce qu'il ne trouve pas que je ressemble à quelqu'un, Bruniquel prétend que je ressemble à Colbert.

CÉCILE, à part.

Ah ! il prétend ça ! (Haut.) Monsieur Bodard, lui, affirme que tu ressembles à Étienne Marcel ! (A part.) Je vais peut-être un peu loin !

BOULINARD.

Ah ! je tiens peut-être des deux ! Sois tranquille, fillette, il sera nommé.

CÉCILE.

Quatre heures ! Monsieur Paul devrait être ici.

BOULINARD.

Le ministre l'a peut-être retenu. Dès qu'il arrivera, qu'on me prévienne.

CÉCILE.

Bien, papa.

BOULINARD, avant de sortir

Etienne Marcel! J'ai très bien fait d'écrire au ministre.

Il sort.

SCÈNE XI

CÉCILE, puis PAUL.

CÉCILE.

Monsieur Paul est en retard, il devrait être ici. Je suis d'une inquiétude. (Paul entre, l'air défait.) Comment, vous? par l'escalier de service.

PAUL.

Monsieur votre père m'a dit que tant que je ne serais pas nommé c'était suffisant.

CÉCILE.

Quelle plaisanterie! Eh bien?

PAUL.

Le mouvement est signé.

CÉCILE.

Et?

PAUL, tombe assis.

Et je n'y suis pas!

CÉCILE.

Ah! mon Dieu!

PAUL.

Hélas!

CÉCILE.

Comment, malgré toutes les promesses que l'on vous a faites ?

PAUL.

Eh ! oui ! au dernier moment, un collègue du ministre lui a recommandé un nouveau candidat et je suis resté sur le carreau. (Amer.) Et dire qu'à l'heure qu'il est il y a en France un Godard, Godard ! il m'a presque chipé mon nom, l'animal ! qui est nommé sous-préfet à ma place, aux Réglisottes.

CÉCILE.

Peut-être avez-vous mal compris... c'est Bodard.

PAUL.

Je l'ai cru, moi aussi, tout d'abord, mais j'ai bondi chez monsieur Gargarin, le secrétaire particulier du ministre, qui m'a montré la liste officielle. C'est bien Godard, ancien attaché à l'ambassade de Vienne. Un B au lieu d'un G, c'était moi ! Ah ! pourquoi mon père ne s'est-il pas appelé Godard !

CÉCILE.

Qu'allons-nous devenir ?

PAUL.

Si monsieur Boulinard voulait seulement attendre le prochain mouvement.

CÉCILE.

Lui ! Ah ! vous ne le connaissez pas. Il va accorder ma main aujourd'hui même à monsieur Bruniquel, dans dix minutes.

PAUL.

Mais c'est impossible! on ne sépare pas deux cœurs faits l'un pour l'autre!

CÉCILE.

Il paraît que si!

PAUL, voit Cécile essuyer une larme.

Vous pleurez, Mademoiselle, vous pleurez pour moi! Ah! si le ministre voyait ces larmes, il signerait ma nomination tout de suite.

CÉCILE.

Et dire qu'il va falloir nous quitter

PAUL.

Si j'allais me jeter aux genoux de monsieur Boulinard.

CÉCILE.

Il vous y laisserait, puisqu'il ne veut pas m'écouter, moi, sa fille.

PAUL.

Alors, adieu, Mademoiselle.

CÉCILE.

Adieu, monsieur Paul.

SCÈNE XII

LES MÊMES, BOULINARD, PAMÉLA, puis AGATHE.

BOULINARD, dans la coulisse.

Cécile! Viens, Paméla! Cécile! (Il entre en brandissant un journal).) Vive le sous-préfet des Réglisottes.

PAMÉLA, entrant.

Il est nommé.

CÉCILE, à part.

Que disent-ils !

BODARD, à part.

Ils sont fous!

BOULINARD, à Paul.

Dans mes bras, mon gendre !

Il l'embrasse.

PAMÉLA.

Nous serons du gouvernement.

BOULINARD.

Eh bien! ça y est donc! C'est écrit là, en toutes lettres! Paul Bodard !

PAUL, voix étouffée.

Bodard. (Il prend le journal, à part.) Mais c'est que c'est vrai !

CÉCILE, bas à Paul.

Mais alors ?

PAUL, bas.

C'est une erreur d'imprimerie, hélas! une coquille.

BOULINARD, à Paul.

Vous êtes content, hein?

PAUL, avec embarras.

Oui, oui... assez !

PAMÉLA.

Peste! quelle ambition! ne voudrait-il pas être préfet à présent !

BOULINARD.

Il y arrivera !

PAUL, bas à Cécile.

Je ne puis pourtant pas les laisser dans cette erreur.

CÉCILE, bas.

Mais c'est me perdre, alors.

PAUL, haut, solennellement.

Monsieur Boulinard... Madame Boulinard

BOULINARD.

Appelez-nous beau-père...

PAMÉLA.

Et belle-maman.

BOULINARD.

Vous en avez le droit, maintenant.

PAUL, ému, à Paméla.

Beau-père... belle-maman... vous êtes un brave homme... (A Paméla.) vous aussi...

BOULINARD, inquiet, à part.

Est-ce qu'il me redemanderait sa parole?

PAUL, continuant.

Et sachant que j'aime votre fille, et que j'en suis aimé... avouez que cette condition *sine qua non* n'était qu'une épreuve ?

BOULINARD.

Une épreuve!

PAUL.

Et que si je n'étais pas nommé ?...

BOULINARD.

A quoi bon cette hypothèse?

CÉCILE, avec aplomb.

Puisque vous l'êtes!

PAUL, avec embarras.

Évidemment, je le suis. (A part.) Elle a un aplomb! (Haut.) Mais enfin, si je ne l'avais pas été?

BOULINARD.

C'est une réponse franche que vous voulez, Monsieur Paul? Eh bien, ma fille épousait Monsieur Bruniquel.

CÉCILE.

Vous l'entendez.

PAMÉLA.

Mais à quoi bon parler de ces choses-là?

CÉCILE.

A quand la noce, papa? Car moi je veux me marier tout de suite.

PAUL, à part.

Elle me fait peur!

BOULINARD.

Mais le plus tôt possible, dans trois semaines.

CÉCILE.

Dans onze jours, les délais légaux. Courez au ministère. Demandez un congé.

PAUL.

Un congé.

BOULINARD.

Impossible! Vous n'avez donc pas lu? (Lisant.) « Le sous-préfet des Réglisottes devra rejoindre son poste dans les 24 heures. »

CÉCILE, à part.

Aïe !

PAUL, à part.

Sapristi ! (Haut.) C'est bien, je partirai.

CÉCILE.

Vous reviendrez pour la cérémonie, voilà tout.

PAUL.

Oui, oui, parfaitement.

BOULINARD.

Allez faire votre malle et revenez nous prendre. Nous vous accompagnerons à la gare.

PAUL, à part.

A la gare !

CÉCILE, bas.

Vous descendrez à la prochaine station.

PAMÉLA.

A tout à l'heure, monsieur Paul.

BOULINARD.

A tout à l'heure, mon cher Paul.

PAUL, piteux.

Bonjour, monsieur Boulinard, bonjour, madame Boulinard !

Il se dirige vers l'escalier de service

BOULINARD.

Mais où allez-vous donc ? (Lui montrant le fond.) Mais par le grand escalier, monsieur le sous-préfet.

BODARD, à part.

Sous-préfet !

BOULINARD.

Et n'oubliez pas de commander votre uniforme, avec une belle épée !

PAMÉLA.

Et un chapeau avec beaucoup de plumes.

PAUL, à part.

Avec beaucoup de plumes... Me voilà bien, moi.

Il sort.

SCÈNE XIII

BOULINARD, PAMÉLA, CÉCILE.

PAMÉLA.

Eh bien, fillette, te voilà contente !

BOULINARD.

Maintenant, mes enfants, la joie ne doit pas vous faire oublier la reconnaissance. Je dois un mot de remerciement au ministre.

PAMÉLA.

Ça, c'est juste.

BOULINARD.

Je vais lui envoyer ça sur ma carte.

CÉCILE.

Tu l'enverras plus tard.

BOULINARD.

Non, mon enfant, je pourrais l'oublier. (Il écrit sur sa carte.) Tous mes remerciements à monsieur le Ministre et comptez sur moi! (Cherchant.) C'est un peu sec, ça.

PAMÉLA.

En effet, il faudrait être aimable avec cet homme.

BOULINARD, écrivant.

« P. S. Madame Boulinard reçoit le jeudi. »

PAMÉLA.

Jeudi, mais c'est le jour de la blanchisseuse.

BOULINARD, avec pitié.

Pauvre femme!

PAMÉLA.

Mais c'est toi qui es un pauvre homme, à la fin.

BOULINARD, avec pitié.

Cécile, fais porter cette lettre à la poste par Benoît.

CÉCILE.

Bien, papa.

BOULINARD.

N'affranchis pas, on n'affranchit jamais pour les ministres; c'est pour ça qu'ils reçoivent tant de lettres.

CÉCILE, à part.

Si sa lettre arrive, ça m'étonnera.

Elle sort.

SCÈNE XIV

BOULINARD, PAMÉLA.

BOULINARD.

Il y a une chose qui me préoccupe.

PAMÉLA.

Laquelle?

BOULINARD.

C'est la première fois que Paul est nommé sous-préfet; va-t-il être à la hauteur?

PAMÉLA.

Monsieur Paul est intelligent.

BOULINARD.

Peuh! une intelligence ordinaire.

PAMÉLA.

C'est déjà joli.

BOULINARD

Il n'a pas le cerveau des vastes conceptions. Pourvu qu'il n'aille pas faire de gaffes là-bas.

PAMÉLA.

Espérons-le.

BOULINARD.

Il ne connaît peut-être pas l'administration ce garçon-là! Il lui faudrait quelqu'un auprès de lui pour le guider... tout au moins au début.

PAMÉLA.

Tu crois ?

BOULINARD.

Au fait, pourquoi n'irions-nous pas avec Bodard aux Réglisottes ? Nous lui donnerions un coup de main.

PAMÉLA.

On se partagerait la grosse ouvrage.

BOULINARD.

Quand il sera indisposé, je présiderai le conseil d'arrondissement.

PAMÉLA.

Moi le conseil de révision.

BOULINARD.

Madame Boulinard !

PAMÉLA.

Ah! que Cécile va être contente

BOULINARD.

Nous avons le temps de nous préparer, le train ne part qu'à huit heures.

PAMÉLA, appelant.

Cécile ! Cécile !

Cécile entre.

SCÈNE XV

LES MÊMES, CÉCILE, puis AGATHE, puis PAUL.

PAMÉLA.

Bonne nouvelle, mon enfant.

CÉCILE, à part.

Je tremble!

BOULINARD.

Nous partons tous avec Paul pour les Réglisottes.

CÉCILE.

Ah! mon Dieu!

Elle défaille.

PAMÉLA.

C'est le bonheur!

BOULINARD.

Tu es heureuse, hein?

CECILE, à part.

Que faire à présent?

PAMÉLA.

Je vais m'occuper des malles.

BOULINARD, la retenant, sévèrement.

C'est inutile... Agathe et Benoît sont là.

Il sonne.

AGATHE, entrant.

Madame?

PAMÉLA.

Vite! nos malles, nous partons!

BOULINARD.

Nous vous emmenons aussi, Agathe.

AGATHE, joyeuse.

Moi?... Et nous allons loin?

PAMÉLA.

Dans la Gironde.

AGATHE, avec transport.

Voir Marseille ! mon rêve !

Elle sort. Paul entre, sa valise à la main.

BOULINARD.

Voici Paul. Cher ami, une bonne nouvelle à vous annoncer.

PAUL.

Ah ! tant mieux.

PAMÉLA.

Nous partons tous pour les Réglisottes.

PAUL, à part.

Ah ! mon Dieu !

Il laisse tomber sa malle.

BOULINARD.

C'est le bonheur !

PAUL, abruti.

Mais pourquoi ?

BOULINARD.

Pour vous installer.

PAUL, à Cécile.

Ah ! Mademoiselle, que m'avez-vous fait faire ?

CÉCILE, bas.

Du courage, monsieur Paul, il y a un Dieu pour les amoureux.

BOULINARD.

Allons, mes enfants, préparons tout pour le départ, et puisque le Gouvernement compte sur nous, ne le laissons pas attendre. Demain nous déjeûnerons dans notre sous-préfecture.

PAUL, désespéré, à part.

Comment vais-je me tirer de là!...

Rideau.

ACTE II

Un salon dans un hôtel de province. A droite, une petite table couverte de journaux. Une fenêtre à gauche. Portes latérales avec des numéros. Pancarte au mur avec cette inscription : « Table d'hôte à 6 heures. »

SCÈNE PREMIÈRE

DUTILLEUL, ÉMILE.

DUTILLEUL.

Emile!

ÉMILE.

Monsieur le Juge!

DUTILLEUL.

Savez-vous si le nouveau sous-préfet est arrivé?

ÉMILE.

Pas encore, monsieur le Juge, mais le concierge de la sous-préfecture l'attend aujourd'hui.

DUTILLEUL.

Ah! je regrette bien la révocation de monsieur Taschereau.

ÉMILE.

Et moi donc!

DUTILLEUL.

Un homme qui jouait si mal le whist!

ÉMILE.

Et qui faisait venir tous ses repas de l'hôtel.

DUTILLEUL.

Ah ! par exemple, son remplaçant sera peut-être un meilleur administrateur.

ÉMILE.

Ce ne sera pas une consolation pour moi.

DUTILLEUL.

Vous avez de la chance que les principaux fonctionnaires des Réglisottes soient garçons. Çà vous fait des pensionnaires.

ÉMILE.

Éminents! C'est un honneur pour mon hôtel, l'hôtel de la Sous-Préfecture... un honneur dont je sens tout le prix.

DUTILLEUL.

Nous aussi, car la pension est très chère chez vous et en revanche la cuisine n'est pas bonne.

ÉMILE, à part.

Quand on ne craint pas la concurrence.

DUTILLEUL.

Mais quoi, il vaut encore mieux manger ici et n'être pas marié.

SCÈNE II

LES MÊMES, DESBOUCHEAU.

DESBOUCHEAU.

Bonjour, mon cher juge.

DUTILLEUL, se levant.

Monsieur le président. Vous avez passé une bonne nuit ?

Émile sort.

DESBOUCHEAU.

Ah ! je regrette bien Taschereau. Un homme qui jouait si mal à l'écarté.

SCÈNE III

LES MÊMES, BOULINGRIN, puis ÉMILE.

BOULINGRIN, à la cantonade.

Scrongnieugnieu ! Qui m'a flanqué un hôtel comme ça !

Il entre.

DUTILLEUL.

Voici le major.

BOULINGRIN.

Emile ! Emile ! Mille millions de cartouches !... J'ai dit au garçon de me réveiller ce matin à cinq heures. On me laisse dormir jusqu'à neuf heures et quart. Je vais brûler la baraque, moi !

ÉMILE.

Major!

BOULINGRIN.

Taisez-vous!

DUTILLEUL.

Bonjour, major.

BOULINGRIN, s'inclinant.

Oh! la magistrature! monsieur le Président.

Desboucheau lui donne la main, Boulingrin la lui serre très fort.

DESBOUCHEAU.

Oh!

Boulingrin prend la main de Dutilleul. Dutilleul prend la main du major par-dessus de façon à ce qu'il ne puisse pas serrer la sienne.

BOULINGRIN.

Voulez-vous prendre une absinthe, monsieur le Juge?

DUTILLEUL, avec dégoût.

Je n'en ai jamais pris de ma vie.

BOULINGRIN.

Tant pis pour vous. Au revoir, Messieurs. (A Emile.) Je n'aime pas qu'on se fiche de moi, vous savez. Je brûlerai la baraque, moi, nom d'une cartouche!

Il sort.

ÉMILE.

C'est cet animal de Joseph qui a oublié de le réveiller.

DESBOUCHEAU.

Votre hôtel est si mal tenu!

ÉMILE.

Je le tiens comme mon père. Mais voici dix heures. Il faut que j'aille recevoir les voyageurs.

DUTILLEUL.

Il n'en vient jamais.

ÉMILE.

Le hasard est si grand!

JOSEPH, entrant.

Patron! patron! v'là l'omnibus qui revient de la gare! Il y a du monde.

ÉMILE, joyeux.

Vous voyez, monsieur le Juge, vous voyez.

Joseph et Émile sortent en courant.

DESBOUCHEAU.

Allons-nous faire un tour avant l'heure du déjeûner?

DUTILLEUL.

Je voudrais prendre congé de Taschereau qui part dans une demi-heure.

DESBOUCHEAU, riant.

Je vous accompagne!

DUTILLEUL.

Puis nous ferons notre tour de ville.

DESBOUCHEAU.

Oui, l'apéritif de la magistrature.

Ils sortent.

SCÈNE IV

BODARD, seul. Il entre avec une valise, laisse tomber la valise et s'assied dessus.

Ouf! Je n'en puis! Le train n'a pas déraillé! Quel voyage, bon Dieu! quel voyage! Et quel beau-père! Est-ce que pendant le parcours, cet animal-là ne m'a pas fait descendre de wagon à toutes les stations pour me présenter à tous les chefs de gare?... Mon gendre, le nouveau sous-préfet, je ferai agrandir votre gare. J'avais beau le tirer par son pan, rien n'y faisait. Enfin, arrivé aux Réglisottes, nous prenons l'omnibus et le beau-père s'écrie : « Cocher, à l'hôtel de la Sous-Préfecture ». Nous roulons, nous arrivons, la voiture entre dans la cour. Et nous voici. Pendant que monsieur Boulinard sort de l'omnibus, sa femme et tous les autres paquets, je suis monté très vite, en sondeur. Pourvu que le nouveau sous-préfet ne soit pas arrivé!

SCÈNE V

BODARD, ÉMILE.

ÉMILE, entrant effaré.

Que viens-je d'apprendre? Monsieur le nouveau sous-préfet des Réglisottes! Quel honneur!

BODARD, étonné.

Quel honneur!

ÉMILE.

Monsieur le Sous-Préfet et sa famille? Monsieur le Sous-Préfet est à la veille de se marier?

BODARD, surpris.

Tiens ! qu'est-ce qui vous a dit ça ?

ÉMILE.

C'est le beau-père de monsieur le Sous-Préfet.

BODARD, à part.

C'est encore ce bavard de Boulinard.

ÉMILE.

Je remercie monsieur le Sous-Préfet d'avoir mis pied-à-terre dans mon humble hôtel.

BODARD.

Comment, votre humble hôtel ?

ÉMILE.

Mais le premier des Réglisottes. (A part.) Il n'y a que celui-là.

BODARD.

Alors nous sommes dans un hôtel?

ÉMILE.

Oui, Monsieur, l'hôtel de la Sous-Préfecture.

BODARD, regardant autour de lui.

Mais c'est que c'est vrai. Ah! le généreux hasard! Quelle chance que l'omnibus soit entré dans la cour. Les Boulinard n'ont pas vu l'enseigne. Je suis sauvé. (Haut.) Votre hôtel s'appelle bien hôtel de la Sous-Préfecture ?

ÉMILE.

Oui, Monsieur le Sous-Préfet.

BODARD, à part.

L'hôtel de la Sous-Préfecture ! Ah! c'est le ciel

qui l'a construit. Les Boulinard partiront ce soir, ils n'y verront que du feu... Ah ! Cécile a raison. Il y a un Dieu pour les amoureux.

Il danse.

ÉMILE, à part, avec pitié.

Et voilà les fonctionnaires fin de siècle ! (Haut.) Combien de chambres monsieur le Sous-Préfet veut-il ?

BODARD.

Toutes.

ÉMILE.

Il y en a quinze.

BODARD.

Je les prends. Allez, mon ami, allez !

ÉMILE.

Je vais donner des ordres. (A part.) Un Sous-Préfet comme çà, c'est une fortune pour les Réglisottes.

Il sort.

SCÈNE VI

BODARD, puis BOULINARD, PAMÉLA et CÉCILE.

BODARD, seul.

Pas une minute à perdre ! Si le beau-père voyait çà !

Il prend une chaise, l'approche de la porte, et avec un canif, il gratte le nº 4, puis il va au nº 6 et il en fait autant. Il enlève également la pancarte de la table d'hôte.

BOULINARD, entrant suivi de Paméla et de Cécile.

Elle est très bien, cette Sous-Préfecture. (Voyant Bodard sur la chaise.) Qu'est-ce qu'il fait là, Bodard !

BODARD, il prend une attitude comique, les bras en l'air.

Oh !

BOULINARD.

Qu'est-ce que vous faites ?

BODARD.

Je prépare mon discours aux autorités.

BOULINARD.

Sur une chaise ?

BODARD.

Toujours. L'orateur doit dominer la foule

BOULINARD.

Vous feriez mieux de nous montrer un appartement.

BODARD.

Oui, je vais m'en occuper. (A part.) Je vais gratter tous les numéros.

Il sort.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins BODARD, puis ÉMILE.

BOULINARD.

Ce pays me plaît... Et je crois que nous pourrons y passer quelques jours sans ennui.

PAMÉLA, prenant un chandelier

Comme c'est tenu !

Elle ouvre une valise et en sort une peau. Elle se met à frotter. Emile entre.

BOULINARD.

Dites-moi, mon ami, qu'est-ce que vous êtes ici ?

ÉMILE.

Le maître d'hôtel.

BOULINARD.

Très bien. Où sont nos appartements ?

ÉMILE.

Monsieur le beau-père de monsieur le Sous-Préfet n'a qu'à choisir.

BOULINARD.

Bien. (A Paméla.) Qu'est-ce que tu fais là ?

PAMÉLA, frottant.

Faut que ça reluise.

ÉMILE.

Madame est trop bonne.

BOULINARD, bas.

Je vous en prie, madame Boulinard, du prestige. Vous me ferez rougir. (Il prend le chandelier et le donne à Émile.) Prenez ce flambeau, mon ami, madame Boulinard est la fille d'un riche propriétaire de mines de cuivre...

PAMÉLA, à part.

Quelle imagination !

BOULINARD.

Et toutes les fois qu'elle voit du cuivre, ça lui rappelle sa naissance. (Bas.) Va-t'en !

PAMÉLA.

Cécile, viens voir la place de la Sous-Préfecture. Comme elle est jolie!

Elle va au balcon avec Cécile.

BOULINARD.

Comme don de joyeux avènement, vous donnerez de la part de monsieur le Sous-Préfet vingt francs de gratification à chaque membre du personnel.

ÉMILE.

Monsieur le beau-père est trop bon!

BOULINARD.

Dites-moi, quels sont les vœux du pays?

ÉMILE.

Les vœux du pays?

BOULINARD.

Oui. On doit se plaindre de quelque chose ici, de quoi se plaint-on?

ÉMILE.

De tout, Monsieur.

BOULINARD.

C'est trop. Il faudra faire un choix. Que penseriez-vous d'une distribution gratuite aux indigents?

ÉMILE.

J'en pense le plus grand bien... surtout si Monsieur le beau-père veut bien m'en charger.

BOULINARD.

Très volontiers. Faites-moi tambouriner ça par toute la ville.

ÉMILE.

Ça sera fait.

BOULINARD.

Je vais maintenant choisir ma chambre. Viens, Cécile, viens Paméla.

PAMÉLA.

C'est ça, allons visiter notre résidence,

BOULINARD.

Et laisse les cuivres. (A Emile.) C'est par là, n'est-ce pas?

ÉMILE.

Je vais vous accompagner.

Ils sortent.

SCÈNE VIII

GODARD, entrant.

Quel pays! Et c'est ici qu'on me nomme Sous-Préfet. Quel trou! La gare, une guérite, les maisons, des masures. Les rues larges comme ça. En étendant les mains ou touche les murs. Sous les pieds des pavés pointus. Et voilà ma résidence. Les ouvrages spéciaux assurent que les Réglisottes comptent sept mille habitants. Où sont-ils? J'en ai vu onze. Je vais mourir d'ennui. En me faisant nommer sous-préfet, mon oncle m'a condamné à mort. Il veut hériter de moi, c'est sûr. J'ai fait porter mes malles à la Sous-Préfecture, et comme il est l'heure de déjeûner, je suis venu déjeûner ici. J'irai m'ensous-préfecturer après.

ÉMILE, entrant, à part.

Encore un voyageur ! C'est très curieux! (Haut.) Monsieur désire ?

GODARD.

Déjeûner, si c'est possible.

ÉMILE.

La table d'hôte est à midi.

GODARD, à part.

Je ne puis même pas déjeûner à la table d'hôte. Ma grandeur s'y oppose.

ÉMILE.

Faudra-t-il mettre le couvert de Monsieur ?

GODARD.

Vous me servirez dans un petit salon.

ÉMILE.

Bien. Le déjeûner ordinaire?

GODARD.

Oui, je n'ai pas faim. Dites-moi, mon ami, est-ce qu'il y a un théâtre, ici ?

ÉMILE.

Oui, Monsieur, le Grand Théâtre.

GODARD.

Il y en a donc deux ?

ÉMILE.

Non Monsieur.

GODARD.

Alors pourquoi l'appelez-vous le grand?

ÉMILE.

Pour qu'on le croie.

GODARD.

Une bonne troupe ?

ÉMILE.

Il y a la gendarmerie.

GODARD.

Je vous demande si la troupe du théâtre, les acteurs, les actrices, sont bons.

ÉMILE.

Ah ! la troupe du théâtre ! Il n'y en a pas, Monsieur. Le théâtre est fermé. Monsieur le maire y met ses foins.

GODARD, à part.

Eh bien ! si tous ses administrés sont comme ça... (Haut.) Alors, quelles sont les distractions de la localité ?

ÉMILE.

Vous avez le tour de ville.

GODARD, ironique.

En 80 secondes !

ÉMILE.

La rivière, la promenade des Gigots et la fabrique de corsets qui n'est qu'à trois kilomètres.

GODARD.

Oui, mais les corsets sont vides ?

ÉMILE.

Il y en a qui sont garnis.

GODARD.

C'est-à-dire qu'on ne doit pas avoir une minute d'ennui. Vous ne devez pas dépenser beaucoup, le dimanche, pour vous amuser. Avez-vous de jolies femmes ?

ÉMILE.

La dame de Monsieur le maire qui fait venir ses robes de Bordeaux. Elle est assez gentille. Une petite figure chiffonnée. Elle est blonde... depuis cinq ans.

GODARD.

A l'instar de Paris ! Et dites-moi, quel est l'esprit de la population!

ÉMILE.

Le calembour, Monsieur. Ils en font...

GODARD.

Oui, le dimanche, sur la promenade des Gigots. Je vous remercie.

ÉMILE, à part.

Un boulevardier de passage. Scepticisme et prétention.

Il sort.

GODARD.

Vite un télégramme de remerciement à mon oncle. (Il écrit.) « Anatole Godard, Taitbout, 40, Pa-
« ris... Ah ! si vous connaissiez Réglisottes, auriez
« pas eu cruauté y envoyer bon neveu. Vous, bar-
« bare! Si obtenez pas changement illico, moi
« donner démission presto. Moi, veux pas mourir

« dans promenade Gigots. Réponse payée. Paul « Godard! » (Il sonne.) Je ne puis pas confier ce texte à un garçon d'hôtel. Je vais le déposer moi-même au télégraphe.

ÉMILE, entrant.

Monsieur a sonné ?

GODARD.

Oui, où est le télégraphe ?

ÉMILE.

Au bureau de poste.

GODARD.

Où est le bureau de poste ?

ÉMILE.

Au bureau du télégraphe.

GODARD.

Ça peut durer longtemps.

ÉMILE.

La première rue à droite, puis le boulevard des Eglantiers.

GODARD.

Le boulevard! Ah! vous avez donc un boulevard ?

ÉMILE, railleur.

Si ça déplaît à Monsieur, on l'enlèvera.

GODARD.

Je vais le voir. Il me tarde de le voir. Ils ont un boulevard et ils ne le disent pas. Ah! mais alors..

ÉMILE

Mais nous avons le gaz aussi.

GODARD.

Oui, vous le faites venir de Bordeaux, avec les robes de la mairesse ?

Il sort.

ÉMILE, seul.

Poseur! Il me déplaît cet homme-là. Il n'a pas de bagages, c'est louche.

SCÈNE IX

ÉMILE, BOULINARD, BODARD.

BODARD.

Je vous en prie, beau-père.

BOULINARD.

Laissez-moi faire. A vous les petits détails ; à moi les grandes lignes.

BODARD, à part.

Les grandes lignes!... S'il pouvait reprendre celle d'Orléans.

BOULINARD, à Émile.

Dites-moi, mon ami.

ÉMILE.

Monsieur!

BOULINARD.

J'ai trouvé dans ma chambre un sabre, des éperons et des bottes.

ÉMILE.

C'est l'appartement du major.

BODARD, à part.

Aïe !

BOULINARD.

Quel major ?

ÉMILE.

Le major Boulingrin.

BOULINARD.

Il demeure ici !

ÉMILE.

Oui, Monsieur, pendant les grandes manœuvres.

BODARD, vivement.

C'est l'usage.

BOUDINARD.

Et elles vont durer longtemps, ces manœuvres ?

ÉMILE.

Un mois.

BOULINARD.

C'est trop long. Un jour ou deux, j'aurais pris patience. Trente jours, c'est trop. Vous me donnerez l'appartement du major.

BODARD, à part.

Il va faire déménager le major à présent. (Haut.) Mais, beau-père, c'est de l'arbitraire.

BOULINARD.

Vous êtes Sous-Préfet.

ÉMILE.

Il se fâchera, il s'en ira.

BOULINARD.

Tant mieux.

ÉMILE, à part.

Comment, tant mieux !

BOULINARD, à Émile.

Vous comprenez bien que moi, le beau-père du Sous-Préfet, je ne vais pas me gêner, n'est-ce pas ?

ÉMILE, à part.

Je changerai le major de chambre.

SCÈNE X

LES MÊMES, PAMÉLA.

PAMÉLA, entrant.

Nous serons très bien ici.

BOULINARD.

Chère amie, je viens de parler pour l'appartement. C'est arrangé. Maintenant, si tu commandais le déjeûner.

PAMÉLA.

Le déjeûner, ça me regarde. Voyons votre menu, mon ami.

Émile le lui donne.

BODARD, à part.

Allons bon, le menu !... ça va se gâter.

PAMÉLA.

Hum ! dis donc, monsieur Boulinard, nous n'aimons pas grand chose dans tout ça... Tenez, je vais vous dicter. Écrivez. (Dictant.) Veau !

EMILE.

Je ferai observer à Madame que le major n'aime pas le veau.

BOULINARD.

Comment, le major déjeûne ici ?

ÉMILE.

Oui, Monsieur.

PAMÉLA, à Boulinard.

C'est un pique-assiette.

BODARD, vivement.

Je l'ai invité.

PAMÉLA.

Ah ! bien ! (A Emile.) Veau, j'y tiens beaucoup.

BOULINARD.

Seulement, on peut faire une petite concession à l'armée. Mettez Marengo.

PAMÉLA.

Veau Marengo, ça lui rappellera une de ses victoires. (Dictant.) Canard.

ÉMILE.

C'est que le Président du Tribunal déteste le canard.

PAMÉLA.

Le Président du Tribunal déjeûne aussi ?

BODARD.

Aussi, je l'ai invité. Ça se fait toujours comme ça dans les sous-préfectures. C'est le repas d'installation.

PAMÉLA.

Bien, bien. (A Emile.) Continuez. (Dictant.) Salsifis.

ÉMILE.

Le légume abhorré du juge de paix.

PAMÉLA.

Le Juge de Paix aussi?

BOULINARD.

J'espère, mon gendre, que vous l'avez invité également ?

BODARD, vivement.

Je me serais bien gardé de l'oublier.

PAMÉLA.

A propos, nous n'allons pas emménager ici sans faire quelques réparations.

BODARD, à part.

Allons bon! Voilà autre chose.

ÉMILE, inquiet.

Des réparations! c'est bien inutile, Madame.

BOULINARD.

Qu'est-ce que ça peut vous faire, à vous?

ÉMILE, à part.

Il est bon!

PAMÉLA.

Ce n'est pas vous qui payez, n'est-ce pas ?

ÉMILE, à part.

Ce sont des millionnaires! (Haut.) Comment, il se pourrait que Monsieur?... (A part.) Ah! mais alors, ça change! (Haut.) Je crois, qu'en effet, un léger badigeonnage.

PAMÉLA.

Allons donc! Je propose de tendre tout en tapisserie.

ÉMILE, ravi.

En tapisserie?

PAMÉLA.

Qu'en penses-tu, monsieur Boulinard?

BOULINARD.

C'est ça... en vieilles tapisseries... en Gobelins... du pays.

ÉMILE, ému.

Des Gobelins! oh! Madame! oh! Monsieur!

Il embrasse le pan de la redingote de Boulinard et la robe de Paméla.

PAMÉLA, le contemplant.

Ces vieux serviteurs du gouvernement... Comme ça s'attache vite à ses nouveaux maîtres. (A part.) Comme de mon temps.

BOULINARD.

Relevez-vous, mon ami. Dites-moi, vous avez une fanfare, ici ?

ÉMILE.

Oui, Monsieur, les Pionniers du Progrès.

BODARD.

C'est inutile. Ils jouent tous faux.

BOULINARD.

Qu'en savez-vous ? (A Émile.) Eh bien, tâchez de faire savoir adroitement aux Pionniers du Progrès que mon gendre est ici. Une sérénade spontanée serait de bon goût.

PAMÉLA.

De la musique! quel bonheur! Je vais piquer une fleur dans mes cheveux.

Elle sort.

BODARD.

Non, non, je vous en prie, ne piquez rien... pas d'ostentation. Laissez ces braves gens à leurs affaires.

BOULINARD.

Je vous en prie, Paul, ça me fera plaisir.

ÉMILE.

Du reste, monsieur le Sous-Préfet y a droit.

BOULINARD.

Vous voyez bien. (A Emile.) Allez, je vous en prie. Mais ne dites pas que vous venez de ma part, et laissez entendre à ces braves musiciens qu'il y aura à boire.

ÉMILE.

Oh ! alors, ils viendront tous. (A part.) A la bonne heure! Voilà des clients.

Il sort.

BODARD, anéanti.

La fanfare à présent !

SCÈNE II

BODARD, BOULINARD.

BOULINARD.

Comme vous êtes fatigué du voyage, vous n'avez pas besoin de parler aux Pionniers du Progrès.

BODARD.

Oh ! non, je ne leur parlerai pas.

BOULINARD.

Je prononcerai quelques paroles de remerciement.

BODARD.

Vous !

BOULINARD.

Ça convient.

BODARD.

A quel titre ?

BOULINARD.

Ils viennent donner une sérénade au sous-préfet et à sa famille. Je répondrai au nom de la famille. Rassurez-vous, je serai gouvernemental. Je vais préparer ma petite allocution et faire un bout de toilette. (S'en allant.) Messieurs les Pionniers du Progrès. Je vous remercie. Je vous remercie de tout mon cœur au nom du gouvernement. Mon gendre représente le gouvernement. Je représente mon gendre. Donc je représente le gouvernement.

Il sort.

BODARD, seul.

Nous allons tous être arrêtés, c'est sûr. Heureusement que dans vingt-quatre heures... Demain, je serais devenu fou! O amour, amour, dans quel guêpier m'as tu fourré !

SCÈNE XII

BODARD, CÉCILE.

CÉCILE, joyeuse.

Monsieur Paul, tout va bien.

BODARD, amèrement.

Tout va bien ! Vous n'êtes pas difficile, par exemple.

CÉCILE.

Sans doute. Je viens de voir mon père! Il ne se doute de rien, puisqu'il se croit toujours à la Sous-Préfecture.

BODARD, amer.

Oh! oui, il est gentil, votre père. Savez-vous où nous allons tous coucher, ce soir?

CÉCILE.

Non.

BODARD.

Au poste !

CÉCILE.

Comment?

BODARD.

Depuis notre arrivée ici, M. Boulinard entasse les bévues sur les impairs et les impairs sur les gaffes.

CÉCILE.

Que voulez-vous dire ?

BODARD.

Je veux dire qu'il a pris sa situation de beau-père trop au sérieux, qu'il a fait dans ce brave hôtel de province un remue-ménage ridicule, inimaginable, faisant déguerpir un major de la chambre qu'il payait à beaux écus comptants, pour s'y introduire avec Madame votre mère, qu'il va presque faire démolir cet hôtel pour le faire reconstruire à ses frais.

Roulement de tambour.

CÉCILE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BODARD.

Ça doit être votre père.

LE TAMBOUR DE VILLE, à la cantonade.

En l'honneur de l'arrivée de monsieur le Sous-Préfet...

BODARD.

Hein ?

LE TAMBOUR.

Il est fait à savoir aux indigents des deux sexes, de la part de monsieur Aristide Boulinard...

CÉCILE.

De mon père.

BODARD, à la fenêtre.

Mais tais-toi donc, animal !

LE TAMBOUR.

Qu'une distribution gratuite de pain, vin, viande, sucre et café...

BODARD.

Ah ! bien oui ! il crie encore plus fort !

LE TAMBOUR.

Aura lieu aujourd'hui aux frais du ci-dessus, Aristide Boulinard.

Roulement de tambour.

BODARD.

Voilà !

CÉCILE.

Eh bien ! il n'y a pas grand mal à ça. C'est de la philanthropie.

BODARD.

Non, voyez-vous, j'aime mieux m'en aller. Quand je serai parti, vous direz la vérité à votre père.

CÉCILE.

Si vous partez, c'est me perdre, me perdre irrévocablement. Mon père sera furieux d'avoir été berné, joué de la sorte; d'autant plus furieux qu'il aura commis toutes ces maladresses. Il a donné sa parole à Monsieur Bruniquel et je serai forcée de l'épouser.

BODARD.

Mais ce déjeûner, tout à l'heure, avec le major, le président du Tribunal et le Juge de paix.

CÉCILE.

Bah ! nous serons là, et avec un peu de présence

d'esprit on arrange tant de choses... et, si vous m'aimez...

BODARD.

Si je vous aime !

CÉCILE.

L'essentiel est que papa se décide à partir ce soir. Dans quinze jours nous nous marierons. Le lendemain, nous allons faire notre voyage. Quand nous serons, vous, loin de papa, moi, loin de Bruniquel et près de vous, je vous permettrai d'écrire la vérité.

BODARD.

Votre père ne nous pardonnera jamais.

CÉCILE.

Puisque je prends tout sur moi.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ÉMILE.

ÉMILE, *entrant.*

Les Pionniers sont prévenus, Monsieur le Sous-Préfet sera content.

CÉCILE.

Qu'est-ce que c'est que ces Pionniers?

BODARD.

La trentième gaffe de Monsieur votre père. Nous allons avoir un peu de musique.

CÉCILE.

Eh bien, il n'y a pas grand mal à ça.

BODARD.

Oui, mais Monsieur Boulinard veut parler

CÉCILE.

Ça, c'est trop... Je vais le voir pour l'en dissuader.

BODARD.

Au train dont il est lancé, si vous parvenez à l'arrêter, vous aurez de la chance.

CÉCILE.

Tout ça, c'est de la faute à Bruniquel. Oh! ce Bruniquel!

Elle sort.

SCÈNE XIV

BODARD, ÉMILE.

BODARD.

Dites-moi, il n'y aurait pas moyen de renvoyer tous les voyageurs, en payant?

ÉMILE.

Impossible, monsieur le Sous-Préfet; il y en a que je peux renvoyer, par exemple, le gommeux qui est arrivé tout à l'heure, sans bagages. Mais les autres, ce sont des pensionnaires distingués. C'est impossible! c'est impossible!

BODARD, à part

C'est juste. Je ne peux pourtant pas me brouiller avec l'armée et la magistrature. Ça aggraverait ma situation.

ÉMILE.

Quand monsieur le Sous-Préfet connaîtra ces messieurs, il sera ravi.

BODARD.

Ah! je suis dans de jolis draps.

ÉMILE.

Monsieur le Sous-Préfet ne prendra rien avant le déjeûner?

BODARD.

Si, un flacon d'eau de mélisse.

Il sort.

ÉMILE, seul.

Bien, monsieur le Sous-Préfet. Les émotions du pouvoir. (Seul.) Renvoyer ces messieurs! Je les ai changés de chambre pour faire plaisir à Monsieur le beau-père. C'est bien assez. C'est bien assez.

SCÈNE XV

GODARD, ÉMILE.

GODARD, revenant du dehors.

Eh bien, ma dépêche est partie. (A Émile.) Mon déjeûner est-il prêt?

ÉMILE.

Oui, Monsieur, là, dans le petit salon.

GODARD.

Très bien. Au fait, je viens de votre boulevard. Il est très bien. Je n'ai pas eu le temps d'aller visi-

ter la fabrique de corsets, il ne faut pas user tous les plaisirs le même jour. Faites-moi servir.

Il entre à gauche.

ÉMILE, seul.

Je vais m'occuper du déjeûner.

SCÈNE XVI

ÉMILE, BOULINARD, puis PAMÉLA, CÉCILE, puis BODARD.

BOULINARD, rentrant de gauche.

Monsieur Emile.

ÉMILE.

Monsieur le beau-père.

BOULINARD.

Vous mettrez le couvert ici, n'est-ce pas?

ÉMILE.

Cependant...

BOULINARD.

Je vous en prie. A cause du balcon. Les musiciens vont venir et nous serons encore à table. Je les recevrai du balcon.

ÉMILE.

Je n'ai rien à refuser à Monsieur le beau-père.

Il sort.

BOULINARD, seul.

Il faut que je m'occupe de tout, mon gendre n'a aucune initiative. Il ne sait rien de rien. Il est complètement abruti.

ÉMILE.

Allons, vivement, vous autres.

Plusieurs garçons apportent une longue table, couverte d'une douzaine de couverts.

BOULINARD.

Je ne voulais rester ici que quelques jours, je vais être obligé d'y passer deux mois, pour le mettre au courant.

ÉMILE, **aux garçons.**

Allez chercher le reste.

Les garçons sortent. Emile très affairé les suit. Entrent Paméla, Cécile et Bodard.

BOULINARD.

Je fais mettre la table ici, à cause du balcon.

PAMÉLA, **examinant.**

Des coupes de fruits... des fleurs... c'est bien. (**Avisant un réchaud qui ne brille pas.**) Oh ! ce réchaud ! s'il est permis...

Elle le frotte.

BOULINARD.

Hum ! Madame Boulinard !

PAMÉLA.

Faut que ça reluise... Nous, Cécile occupons-nous du placement de nos invités.

CÉCILE.

Si chacun se plaçait comme il l'entend ?

PAMÉLA.

Inpossible ! A cause de l'étiquette.

BODARD, *à part.*

Onze heures moins cinq... Nous allons déjeûner sur un cratère.

BOULINARD, *s'approchant de la table.*

Qu'est-ce que c'est que ça ! *(Prenant un pot de moutarde.)* Moutarde Aristide Boulinard. Comment, j'usqu'ici ! *(Il met le pot de moutarde dans sa poche. A l'autre bout de la table.)* Encore ! *(Il prend le pot de moutarde. A Bodard.)* Mon gendre, mettez ça dans votre poche.

BODARD, *étonné.*

Un pot de moutarde !

BOULINARD, *impatienté.*

Faites ce que je vous dis.

BODARD.

Je veux bien.

PAMÉLA, *désignant des places.*

Ici, le major, là monsieur le Président. *(A Émile).* Quand ces messieurs arriveront vous les annoncerez au fur et à mesure, s'il vous plaît ?

ÉMILE, *mettant le couvert.*

Ce n'est pas l'habitude ici, Madame.

PAMÉLA.

Faites ce qu'on vous dit.

BOULINARD, *sévèrement.*

Ce n'est pas l'habitude. Possible... Mais dans notre monde à Paris, ça se fait.

ÉMILE.

Bien, Monsieur. (Examinant le couvert.) Tiens, j'ai oublié la moutarde.

Il sonne. On entend la cloche au dehors.

BOULINARD.

La cloche du déjeûner... On sonne, c'est très bien. C'est grand genre, c'est château... Les invités vont arriver.

CÉCILE.

Attention, papa, voici du monde.

BODARD, à part.

Les habitués de la table d'hôte qu'il prend pour ses invités. Voilà l'explosion.

BOULINARD.

Le sourire des classes dirigeantes! Nous y sommes !

Ils prennent des poses gracieuses.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, ÉMILE, puis DESBOUCHEAU, BOULINGRIN, DUTILLEUL, puis UN VIEIL HABITUÉ, personnage presque muet.

ÉMILE, annonçant.

Monsieur le président Desboucheau.

DESBOUCHEAU, étonné, entrant.

Tiens, pourquoi m'annonce-t-il ?

Il entre, salue froidement la famille Boulinard et s'installe à lire les journaux.

BOULINARD et BODARD, saluant.

Monsieur le Président.

BOULINARD, à Bodard.

Pas très démonstratif, le président.

ÉMILE, annonçant.

Monsieur le juge de paix Dutilleul.

DUTILLEUL, étonné, à Émile.

Qu'est-ce qui vous prend ?

BODARD, saluant.

Monsieur le juge...

BOULINARD, saluant.

... Dutilleul.

Dutilleul les regarde étonné, puis va gaiement vers le président, lui tend la main et s'assied près de lui.

DUTILLEUL.

L'appétit va bien ce matin ?

BOULINARD, à sa famille.

Pourquoi ne nous a-t-il rien dit?

BODARD.

Pourquoi ?... Mais à cause... de... de... (A part.) A cause de quoi ? Inventons ! (Haut.) A cause des règlements de 1853.

BOULINARD.

Les règlements de 1853?

ÉMILE, annonçant.

Le major Boulingrin.

BOULINGRIN, s'arrêtant et se fâchant, à Émile.

Ah ! ça, qu'est-ce que c'est que ces manières-là ? On change tout maintenant. On annonce J'aime par les fumisteries, nom d'une trompette ! (Apercevant les dames.) Pardon... avais pas aperçu... personnes du sexe... mesdames...

BOULINARD, à Bodard.

Celui-là est poli, on peut causer... (Haut à Boulingrin.) Major, enchanté de faire votre connaissance... et malgré les règlements de 1853...

BOULINGRIN, à part.

Les règlements de 1853 ! Qu'est-ce qu'il me chante cet animal-là ?

BOULINARD, bas à Bodard.

Maintenant, présentez-nous.

BODARD, ahuri.

Moi... que je... Où allons-nous, mon Dieu ! (Présentant Paméla.) Messieurs, permettez-moi de vous présenter madame Boulinard.

PAMÉLA, bas.

Ma future belle-mère, allez donc !

BODARD, ahuri.

Ma future belle-mère !

LES HOMMES, saluant.

Madame !

BODARD, présentant Cécile.

Mademoiselle Cécile Boulinard.

Les hommes saluent respectueusement.

BOULINARD, bas.

A moi maintenant... chaud ! chaud !

BODARD, à part, s'épongeant.

Oh ! oui, j'ai chaud. (Présentant Boulinard.) Monsieur Aristide Boulinard.

BOULINARD, bas.

Mon futur beau-père. Allez donc !

BODARD.

Mon futur beau-père. Allez donc.

Les hommes saluent froidement.

LE MAJOR.

Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

Boulingrin va rejoindre le Président et le Juge et s'assied auprès d'eux. Ils causent en lisant les journaux.

BOULINARD, à sa famille, les voyant causer dans un coin.

Il n'y a pas à dire... ils sont froids... Ils boudent le pouvoir.

BODARD, à part.

Heureusement. (Haut.) Accentuons notre indifférence en ne leur disant pas un mot! Pas dire un mot, voilà ce qui serait fort, beau-père... (A part.) Et ce qui me sauverait.

ÉMILE, plaçant deux pots de moutarde sur la table.

Cette fois, je ne les ai pas oubliés.

BOULINARD, à part.

Il rapporte la moutarde ! (Il prend les deux pots, en met un dans sa poche, donnant l'autre à Bodard.) Mettez çà dans votre poche.

BODARD.

Encore! Ah! ça, il les collectionne!

Il le met dans sa poche. On entend le deuxième coup de cloche. Boulingrin et les autres se lèvent.

BOULINGRIN.

Sacrebleu! ce n'est pas malheureux. J'ai une fringale.

BOULINARD, gracieusement au major.

Major, si vous voulez offrir votre bras à madame Boulinard.

BOULINGRIN, stupéfait.

Hein? Mais, je veux bien, Monsieur. (Il offre son bras à Paméla. A part.) En voilà des manières!

PAMÉLA.

Par ici, major, j'aime l'armée.

Elle se dirige à la place d'honneur.

CÉCILE, à Bodard.

Votre bras, monsieur Paul.

BODARD.

Avec plaisir, mademoiselle.

Ils se dirigent vers la table.

PAMÉLA, debout à la place d'honneur, désignant la place des convives.

Vous, major, ici.

LE MAJOR, à part.

Est-ce qu'elle va déranger mes habitudes?

PAMÉLA, à Desboucheau.

Monsieur le Président, si vous voulez bien vous placer là...

DESBOUCHEAU, à part.

Comment, elle change de place ?

Il s'assied.

PAMÉLA.

J'aime la magistrature assise. (A Dutilleul.) Vous, monsieur le Juge de paix, ici.

DUTILLEUL.

En face de la porte ! J'y serai très mal.

BOULINARD, à part.

Il est sans gêne. Je vais lui donner une leçon. (Haut ironiquement.) Si monsieur le Juge désire que je m'y mette !

DUTILLEUL, se levant.

Parfaitement. J'aime mieux ça.

BOULINARD, changeant de place, à part.

Il accepte! J'aurais mieux fait de ne rien dire.

BODARD, à part.

Oh! je n'ai pas faim!

BOULINGRIN.

Mon eau de goudron..., et passez-moi le menu.

BODARD, le lui passant.

Le voici, major.

BOULINGRIN.

Allons, bon ! du veau. Un jour où je meurs de faim.

Ils servent le veau.

PAMÉLA, offusquée

Mais, major... (A Bodard.) Il manque d'éducation, ce traîneur de sabre!

BOULINGRIN, frappant sur son verre.

Émile!

BOULINARD, indigné, à part.

Ah! ça, il se croit à la cantine!

BODARD.

Ne dérangez pas les habitudes du major.

ÉMILE.

Major?

BOULINGRIN.

Mille bombes! Encore du veau! Vous savez bien que je ne l'aime pas, votre veau.

PAMÉLA, gracieusement.

C'est du veau Marengo, major.

BOULINGRIN.

Nom d'une trompette, Madame, Marengo ou Sébastopol, c'est toujours du veau.

BODARD, à Paméla.

Il a raison.

DESBOUCHEAU.

Emile! Du canard! C'est assommant! Je vous ai dit une fois pour toutes que je ne pouvais pas sentir le canard.

PAMÉLA.

Et bien, ne le sentez pas.

BOULINARD

Vous ne vous gênez pas, monsieur le Président.

DESBOUCHEAU.

Non, Monsieur. (A Emile.) Vous me ferez donner une omelette à la place du canard.

BOULINARD.

Quelle drôle de sous-préfecture !

DUTILLEUL.

Emile! Comment, encore des salsifis ?

BOULINGRIN.

Vous me donnerez une tranche de jambon.

DUTILLEUL.

Moi aussi.

BOULINGRIN.

Avec de la moutarde.

BODARD, se levant.

Permettez-moi de vous en offrir...

BOULINARD.

Hum! hum !

BODARD, au major.

Il n'y en a pas.

ÉMILE.

Comment, il n'y en a pas? Mais qui est-ce qui mange donc toute la moutarde. Je vais vous en faire porter, major.

BOULINARD, se levant, bas à Émile.

Monsieur Emile, la moutarde, vous la flanquerez

dans l'eau bouillante. (Stupéfaction d'Emile.) Ça lui donne plus d'arome. (A part.) Et ça décolle les étiquettes.

ÉMILE, annonçant.

Monsieur Dupont.

Il sort.

Un vieil habitué entre, va placer son chapeau sur une table et semble chercher sa place à table.

PAMÉLA.

Qu'est-ce que c'est que celui-là ?

BODARD.

Ce doit être un vieil ami de la sous-préfecture.

Le vieil habitué s'installe sans dire un mot à la place de Boulinard qui s'est levé pour le recevoir et se met à manger.

BOULINARD, stupéfait.

Ah! par exemple ! C'est trop fort! Qu'est-ce que c'est que ce vieux monsieur ?

DESBOUCHEAU.

C'est le gérant du journal : « *Le phare des Réglisottes.* »

BOULINARD.

Un journaliste!

Il va pour lui parler.

DESBOUCHEAU.

C'est inutile, il est sourd.

BOULINARD, à part.

Eh bien, il ne se gêne pas !

PAMÉLA.

Quel coup de balai il y a à donner !

ÉMILE, entrant avec deux plats et deux pots de moutarde sans étiquette, au major.

Le jambon du major avec de la moutarde.

Il pose une assiette devant lui et lui donne un pot de moutarde.

BOULINGRIN, se brûlant les doigts et lâchant le pot de moutarde.

Nom d'une trompette! Vous faites chauffer la moutarde à présent. Mais je n'ai pas demandé un sinapisme.

BOULINARD, gracieux.

Çà a plus d'arome.

BOULINGRIN, se servant.

Quelle gargotte!

PAMÉLA, à part.

Gargotte! (Haut et sévère.) On ne force pas les gens à y venir, Monsieur.

BOULINARD, très monté.

Ah! et puis, vous savez que je suis patient, mais la patience a des bornes et vous m'ennuyez à la fin.

TOUS, se regardant avec étonnement.

Hein?

BODARD, à part.

Aïe! çà va se gâter! (Haut.) Mais, monsieur Boulinard.

PAMÉLA.

Aristide!

CÉCILE.

Papa!

BOULINARD.

Vous n'êtes encore qu'au premier plat, ils viennent à peine d'attaquer le veau... Il me semble que vous êtes un peu difficiles pour ce que çà vous coûte.

BOULINGRIN, se levant et jetant sa serviette.

Çà ne vaut pas trois francs un déjeûner comme çà.

DESBOUCHEAU, id.

Çà ne vaut pas trente sous.

DUTILLEUL, même jeu.

Ni même vingt-cinq.

PAMÉLA, à part.

C'est inouï.

BOULINARD, à part.

On n'a jamais vu ça.

Le vieil habitué qui a fini tranquillement de dîner, sort sa pipe, la bourre et se dispose à l'allumer.

PAMÉLA.

Monsieur Boulinard. Il va fumer sa pipe celui-là.

Le vieil habitué allume sa pipe.

BOULINARD, bondissant.

Ah! ça, est-ce que vous allez fumer une pipe après chaque plat! Ah! non, ça dépasse les bornes. (Prenant le vieil habitué par le bras et lui montrant la porte avec colère.) Allez-vous-en!

PAMÉLA, lui mettant son chapeau.

Oh! oui, allez-vous-en!

Le vieil habitué, les regards ahuris, se laisse conduire à la porte en tirant plusieurs bouffées de tabac.

DESBOUCHEAU, à Boulinard.

Monsieur, c'est de l'arbitraire. Devant les tribunaux, si je présidais, vous seriez condamné.

BOULINARD, très monté.

De l'arbitraire !

DUTILLEUL.

Et comme nous ne voulons pas nous exposer aux mêmes désagréments, nous vous cédons la place, Monsieur.

BOULINARD.

Eh bien, tant mieux, je ne vous retiens pas.

BOULINGRIN, furieux.

Faites-nous notre note, monsieur Emile, nous quittons votre auberge.

Il sort.

PAMÉLA, à part.

Son auberge !

DESBOUCHEAU

Pour n'y plus jamais revenir.

Il sort.

SCENE XVIII

BOULINARD, PAMÉLA, CÉCILE, BODARD, ÉMILE.

ÉMILE, suppliant.

Mais, Messieurs... (A Boulinard.) Comment, vous mettez mes clients à la porte ?

BOULINARD, ahuri.

Vos clients ! vous dites : vos clients !

PAMÉLA.

Nous ne sommes pas ici à la sous-préfecture ?

ÉMILE.

A la sous-préfecture ? Non, Madame, vous êtes à l'hôtel de la Sous-Préfecture... au restaurant, quoi ?

BODARD, à part.

Patatras !

PAMÉLA.

Mais alors, ce déjeûneur, ces Messieurs ?

ÉMILE.

Ce déjeûner était la table d'hôte, trois francs par tête, vin compris. On vous le dit depuis une heure.

BODARD, à Boulinard.

Et vous nous conduisez ici !

BOULINARD.

Est-ce que je sais, moi ! J'ai dit au cocher : Hôtel de la Sous-Préfecture. Nous allons y aller.

PAMÉLA.

Nous allons être la risée du pays.

On entend la fanfare.

BOULINARD.

Eh bien, non. Les Pionniers du Progrès ! Mon gendre, tout peut se réparer. Nous allons nous rendre à la Sous-Préfecture, escortés par tous ces braves gens. Ce sera une entrée triomphale.

Il va au balcon, la foule applaudit. Il salue

BODARD, à Cécile.

Cette fois nous sommes perdus ?

CÉCILE.

Puisque je vous dis qu'il y a un Dieu pour les amoureux, monsieur Paul.

CRIS.

Vive le Sous-Préfet.

BOULINARD, au balcon.

Messieurs les pionniers du progrès. (A sa femme.) Ote-toi de là, tu me masques. Ce n'est pas toi qu'on veut voir, c'est lui. (A la foule.) Messieurs les Réglisottins, vous avez raison d'acclamer le pouvoir. Le pouvoir est encore ce qu'on a inventé de mieux pour ceux qui l'occupent.

CRIS.

Vive le Sous-Préfet!

BOULINARD.

Ne partez pas encore, ne partez pas sans nous. Vous allez nous conduire jusqu'à la sous-préfecture.

Applaudissements.

CRIS.

Vive le sous-préfet!

BOULINARD.

Merci, mes amis, merci. (La musique reprend.) Allons, en route pour la sous-préfecture.

BODARD, avant de partir.

Seigneur, faites un miracle!

Ils sortent.

CRIS.

Vive le Sous-Préfet.

Godard, qui déjeûnait dans un salon voisin, entre, sa serviette à la main.

GODARD.

Sont-ils assommants! Vive le sous-préfet! Qui est-ce qui leur a dit que j'étais arrivé?

CRIS.

Vive le Sous-Préfet.

Rideau.

ACTE III

Un salon à la Sous-Préfecture.

SCÈNE PREMIÈRE

AUGUSTINE, LOUVETEAU.

Au lever du rideau, ils balaient le salon tout en causant.

AUGUSTINE.

Alors, le nouveau sous-préfet est arrivé ?

LOUVETEAU.

Oui, en famille. Il est descendu à l'hôtel et il va venir s'installer ici, d'un instant à l'autre.

AUGUSTINE.

Quel homme est-ce ? Un jeune ou un vieux ?

LOUVETEAU.

J'étais dans la foule quand il a parlé aux Pionniers du Progrès. C'est un homme d'une soixantaine d'années.

AUGUSTINE.

Faut-il qu'il soit bête pour n'être encore que sous-préfet ?

LOUVETEAU.

S'il avait de la barbe, je dirais que c'est une vieille barbe de 48.

AUGUSTINE.

Quelles sont ses opinions?

LOUVETEAU.

A cet âge-là on n'en a plus.

On entend la fanfare.

TOUS DEUX.

Oh! la musique!

LOUVETEAU.

La fanfare... Ça doit être le sous-préfet qui arrive. Allons voir.

Ils sortent par le fond en courant.

CRIS AU DEHORS.

Vive le Sous-Préfet!

VOIX DE BOULINARD.

Merci, mes amis, merci!

CRIS.

Vive le Sous-Préfet.

SCENE II

BOULINARD, BODARD, PAMÉLA, CÉCILE.

BOULINARD, ravi.

Ah! quelle réception! quel honneur! Je n'oublierai jamais cette journée. Oh! les braves pionniers!

Le bruit de la fanfare se perd dans le lointain.

PAMÉLA.

Je t'en prie, ne t'agite pas. Ces émotions te tueront.

BOULINARD.

Ah! c'est la vie, vois-tu. Comme je comprends les ivresses des grands conquérants. Depuis notre arrivée dans cette merveilleuse contrée des Réglisottes, j'éprouve ce que Jules César et Charlemagne ont dû éprouver lorsque les peuples les acclamaient aux beaux jours de leurs victoires. J'aurais voulu être Jules César.

BODARD, à part.

Moi aussi, car je ne serais pas ici en ce moment.

BOULINARD.

Et vous, vous êtes là, froid, insensible... On dirait un blasé de la gloire. C'est pourtant la première fois que vous êtes sous-préfet.

BODARD, à part.

Je voudrais bien!

BOULINARD, à Paméla.

Mais qu'est-ce qu'il a donc, ce garçon? Il n'est pas dans son assiette.

PAMÉLA, bas.

Dame! Tu te mets devant son soleil! Tu l'éclipses. Il est vexé.

BOULINARD, bas.

A te dire vrai, je ne l'aurais pas cru si nul, il n'a aucune initiative. (Haut.) Voyons, où sont les domestiques!

Il sonne.

BODARD, bas

Voici le cataclysme. Je tremble.

CÉCILE, bas.

Moi aussi.

SCÈNE III

LES MÊMES, LOUVETEAU.

BOULINARD, à Louveteau.

Bonjour, mon ami.

LOUVETEAU, le prenant pour le sous-préfet.

Monsieur le sous-préfet !

PAMÉLA.

Non, le sous-préfet, c'est...

BOULINARD, vivement.

Il n'y a pas de mal. (Affectueusement à Louveteau.) Continuez, mon ami, dites-moi : Nous sommes bien ici à la Sous-Préfecture ?

LOUVETEAU.

Dame !

BOULINARD.

Il n'y a pas d'erreur. C'est bien le palais que le gouvernement met à la disposition du premier fonctionnaire des Réglisottes.

LOUVETEAU.

Oui, monsieur le Sous-Préfet.

BOULINARD.

Merci, mon brave.

PAMÉLA, à Bodard.

Mais dites-lui donc...

BODARD.

Laissez-le faire. Ça ne me froisse pas. (A part.) J'aime autant que ce soit lui qui usurpe.

BOULINARD, à Louveteau.

Dites-moi, tout est-il prêt ici?

LOUVETEAU, se méprenant.

Tout est près, sauf l'établissement de bains qui est un peu plus loin.

BOULINARD, à part.

Voilà un joli crétin ! (Haut.) Je vous demande si les chambres sont prêtes?

LOUVETEAU.

Ah! oui, monsieur le Sous-Préfet.

BOULINARD.

Merci, mon brave. Combien y a-t-il de chambres.

LOUVETEAU.

Six !

BOULINARD.

C'est parfait! c'est plus que parfait! Nous ne sommes que quatre.

PAMÉLA.

Tu peux écrire aux Balandin de venir passer quelques jours ici.

BODARD, à part.

Voilà qu'ils vont faire des invitations à présent.

LOUVETEAU.

Si monsieur le Sous-Préfet veut que je lui indique ses appartements.

BOULINARD.

Montrez-moi tout en détail, je vous prie.

BODARD, intervenant.

Monsieur Boulinard.

BOULINARD.

Laissez-moi faire.

LOUVETEAU.

Par ici, monsieur le Sous-Préfet.

BOULINARD.

Merci, mon brave. Qu'est-ce que vous gagnez ci ?

LOUVETEAU.

50 francs et le logement.

BOULINARD.

Vous gagnerez 25 francs de plus désormais.

LOUVETEAU, criant.

Vive le Sous-Préfet !

BODARD.

Ne criez donc pas comme ça, animal !

Boulinard, Paméla et Louveteau sortent.

SCÈNE IV

BODARD, CÉCILE.

BODARD.

Ah ! Cécile, quelle aventure et comment en sortir?

CÉCILE.

Heureusement, le nouveau Sous-Préfet n'est pas arrivé.

BODARD.

Ah! qui vous l'a dit?

CÉCILE.

Puisque le concierge prend papa pour le nouveau.

BODARD.

C'est vrai. Dans mon émoi je n'avais pas fait cette remarque si juste.

CÉCILE.

Oui, mais s'il n'est pas arrivé, il peut arriver d'un instant à l'autre.

BODARD.

Hélas!

CÉCILE.

Il faut décider papa à partir.

BODARD.

Oh ! oui ! mais comment ?

CÉCILE.

Il faut chercher

BODARD.

Il y a bien un moyen, un moyen infaillible.

CÉCILE.

Lequel ?

BODARD.

C'est de lui dire la vérité.

CÉCILE.

Et j'épouse monsieur Bruniquel. Il est joli, votre moyen !

BODARD.

Mais, puisque cette vérité, il est inévitable qu'il la connaisse... J'aurai du moins le mérite de la franchise.

CÉCILE.

Je connais papa. Ce mérite-là, dans ces circonstances, laisse peu d'espoir pour le pardon.

BODARD.

Savez-vous s'il y a une rivière dans mon arrondissement ?

CÉCILE.

Je ne le sais pas. Mais l'on peut s'informer.

BODARD.

Eh bien, informez-vous et Dieu veuille qu'il y en ait une.

CÉCILE.

Pourquoi ?

BODARD.

Pour m'y jeter. C'est triste de mourir si jeune et pour une coquille !

SCÈNE V

LES MÊMES, BOULINARD.

BOULINARD.

C'est très gentil, c'est très bien. C'est confortable. Seulement, je ferai changer la cuisine de place.

BODARD.

Beau-père !

BOULINARD.

Mon ami !

BODARD.

J'ai à vous parler. (Bas à Cécile, avec émotion.) Je vais tout lui dire.

CÉCILE, bas.

Monsieur Paul !...

BODARD, bas.

Ne m'enlevez pas mes forces !... (Haut.) Monsieur Boulinard !

BOULINARD.

Parlez !

BODARD, à part.

Je voudrais m'y prendre adroitement. (Haut.) Monsieur Boulinard.

BOULINARD.

Parlerez-vous ?

CÉCILE, à part.

Je tremble !

BODARD.

Vous savez ce que c'est que d'être dans la moutarde.

BOULINARD, vexé.

Si c'est pour me dire ça que vous me retenez..

Fausse sortie.

BODARD.

Attendez, monsieur Boulinard. (A Cécile, bas.) Parlez-lui, vous. Peut-être que cet aveu, en passant par votre douce voix, lui sera moins pénible à entendre. (Haut.) Cécile veut vous parler.

BOULINARD.

Cécile à présent! Mais, sapristi, j'ai mon administration!

BODARD. à part.

Il se croit sous-préfet.

CÉCILE.

Papa!

BODARD.

Papa!

CÉCILE, à part.

Mon Dieu, que c'est difficile!

BODARD, à part.

Gare la bombe!

CÉCILE.

Papa! (Bas.) Attendons un peu, voulez-vous

BODARD.

Très volontiers!

BOULINARD.

Quand vous voudrez?

CÉCILE.

C'était pour te demander à quelle époque tu comptais nous marier.

BOULINARD.

Le plus tôt possible!

CÉCILE et BODARD.

Quel bonheur!

BOULINARD.

Je vais même vous combler de joie. Je donnerai demain une soirée de fiançailles.

BODARD.

A Paris! Bravo! Quand partons-nous?

BOULINARD.

Quel sous-préfet! Il n'est pas plutôt arrivé qu'il veut repartir! Nous célébrerons les fiançailles ici, avec la fanfare pour nous faire danser. Je vais lancer des invitations à la noblesse, à la magistrature et au clergé! Je veux faire grand. Faire grand, telle est ma devise, quelle soit la vôtre!

BODARD, à part.

Je n'ai plus d'espoir que dans la Providence. S'il y a une providence, elle se montrera.

BOULINARD.

Maintenant, Cécile, va aider ta mère dans son installation ! Nous avons à travailler.

CÉCILE.

Oui, papa. (A Bodard, bas.) Du courage, nous ne perdrons rien pour attendre.

BODARD.

Ça, c'est certain.

CÉCILE, à part.

Pauvre père! Quand il va savoir.

Elle sort.

SCÈNE VI

BOULINARD, BODARD.

BOULINARD.

J'ai trouvé vingt dossiers sur votre bureau.

BODARD, accablé.

Savez-vous s'il y a une rivière ici?

BOULINARD.

Bon! à la bonne heure! Vous commencez à vous occuper de votre administration. Vous savez que j'ai cru devoir flanquer à la porte le secrétaire.

BODARD, à part.

Il a flanqué... c'est insensé.

BOULINARD.

Il n'a pas su me dire combien il y avait de becs de gaz dans l'arrondissement.

BODARD.

Qu'est-ce que ça peut vous faire, à vous?

BOULINARD.

Je voulais le savoir. C'est de la statistique. Alors, je l'ai révoqué.

BODARD, à part.

Il est fou !

BOULINARD.

Le concierge m'a dit que le capitaine des pompiers n'aimait pas le ministère. Je vais l'envoyer chercher.

BODARD.

Mais restez donc tranquille à la fin !

BOULINARD.

Je veux le rallier au gouvernement.

BODARD.

Je m'en charge.

BOULINARD.

Venez travailler, je vous en prie.

Il le fait passer devant.

BODARD, à part.

J'en suis arrivé à envier Damoclès.

Il sort.

BOULINARD, au public.

S'il ne m'avait pas, on le révoquerait dans trois jours.

Il sort.

SCÈNE VII

GODARD, LOUVETEAU.

GODARD, entrant, suivi de Louveteau portant une valise.

Tenez, mettez ça là, mon ami. (Le garçon pose la valise.) Elle est triste comme un bonnet de nuit, ma sous-préfecture. (A Louveteau.) Ah ! mon ami, je désirerais voir, si c'est possible, le secrétaire général de la sous-préfecture.

LOUVETEAU.

C'est impossible, Monsieur, il vient de sortir en pleurant.

GODARD.

Ah ! Il a perdu un parent ?

LOUVETEAU.

C'est pire, Monsieur. Il a perdu sa place. Oui, on l'a révoqué.

GODARD.

Ah !

LOUVETEAU.

Mais si Monsieur veut voir monsieur le Sous-Préfet.

GODARD, à part.

Ah! il paraît que mon prédécesseur, monsieur Taschereau, n'est pas encore parti. (Haut.) Je serais très heureux de faire sa connaissance, mais ne le dérangez pas, je vous en prie, rien ne presse.

LOUVETEAU.

Bien Monsieur. (A part.) C'est sans doute un parent.

Il sort par le fond.

GODARD, voit sur la table deux journaux avec leur bande. Il lit la suscription.

« Monsieur le Sous-Préfet des Réglisottes ». C'est pour moi. Ce sont les journaux de la localité. Tiens! on annonce ma nomination... « Le sympathique monsieur Taschereau nous quitte, frappé par la colère aveugle de nos gouvernants. Son successeur, monsieur Paul Godard, est un jeune homme sans valeur qui a appris l'administration dans les boudoirs des momentanées parisiennes. Espérons que sa présence parmi nous sera comme ces dames, momentanée... » Je l'espère aussi, bon journaliste, je l'espère aussi. C'est l'organe de l'opposition. Voyons celui-ci : La partie adverse. (Il ouvre un autre journal.) « Monsieur Taschereau qui mangeait au ratelier du gouvernement depuis tant d'années et qui servait nos pires ennemis, vient enfin d'être frappé dans ses plus chères affections, c'est-à-dire dans ses émoluments. Il est remplacé par un homme de la plus grande valeur, monsieur Paul Godard; ce nom qui rappelle celui d'un aéronaute célèbre, nous permet d'espérer que ce nouveau fonctionnaire s'élèvera très haut. » Elle a bien de l'esprit, la presse locale. Voyons, je n'ai jamais été sous-préfet, moi... par où commence-t-on ?

SCÈNE VIII

GODARD, BOULINARD.

BOULINARD, entrant de gauche.

Monsieur !

GODARD.

Monsieur ! (A part.) Quel est ce gros Monsieur ?

BOULINARD.

Vous désirez, Monsieur ?

GODARD.

Je suis le sous-préfet des Réglisottes.

BOULINARD, à part.

Ah ! l'ancien... c'est Taschereau. (Haut.) Monsieur, permettez-moi de vous serrer la main et de vous dire : hier serre la main à aujourd'hui.

GODARD, à part.

C'est Taschereau, l'infortuné Taschereau ! (Haut Monsieur, je suis ravi de faire votre connaissance.

BOULINARD.

Donnez-vous la peine de vous asseoir, je vous prie. (Ils s'esseoient.) Le gouvernement a été bien dur pour vous.

GODARD.

C'est vrai ! J'aimerais mieux être à votre place qu'à la mienne !

BOULINARD.

Je comprends ça. Parlons un peu, si vous le voulez bien, de l'arrondissement, de ses besoins, de ses intérêts.

GODARD.

J'allais vous le proposer. Je vous remercie de me devancer.

BOULINARD.

Je connais monsieur le Président du Tribunal, le major Boulingrin, monsieur le Juge de Paix. J'ai déjeûné avec eux aujourd'hui même.

GODARD.

Eh bien, quelle est votre opinion sur eux

BOULINARD.

Le président a l'air d'un magistrat.

GODARD.

C'est ce qui arrive généralement.

BOULINARD.

Le juge de paix.

GODARD.

A l'air aussi d'un magistrat.

BOULINARD.

Oui, mais d'un ordre moins relevé.

GODARD.

Naturellement.

BOULINARD.

Quant au major Boulingrin, c'est un militaire.

GODARD, à part.

Quel crétin! Je comprends qu'on l'ait révoqué.

BOULINARD.

Et vous, cher Monsieur, que pensez-vous de ce arrondissement?

GODARD.

Moi, je n'en pense rien!

BOULINARD, à part.

Ah! je comprends qu'on l'ait révoqué.

GODARD.

C'est assommant d'être sous-préfet ici.

BOULINARD.

Non, pas du tout.

GODARD.

Eh bien, moi, je trouve cet arrondissement lugubre et j'en ai par dessus la tête.

BOULINARD.

Vous faites contre mauvaise fortune bon cœur.

GODARD.

C'est le mot.

BOULINARD.

Croyez qu'au fond je compatis sincèrement à votre situation.

GODARD.

Vous êtes bien bon, je vous remercie.

BOULINARD.

Voulez-vous accepter de partager notre dîner de famille, à 7 heures.

GODARD.

Avec plaisir. (A part.) Ah ! ça, quand s'en vont-ils, les Taschereau ? (Haut.) Dites-moi, cher Monsieur, puis-je vous demander, sans indiscrétion, si vous avez fixé la date de votre départ ?

BOULINARD.

Mais, pas encore. Je ne suis pas pressé.

GODARD, à part.

Eh bien, il ne se gêne pas. (Haut.) Je vous croyais à la veille de partir.

BOULINARD.

C'est vrai, je comptais partir ce soir, mais je me suis ravisé et je prolonge mon séjour. Et vous, comptez-vous rester longtemps aux Réglisottes ?

GODARD.

Longtemps, non.

BOULINARD.

A la bonne heure.

GODARD.

Mais enfin, deux ou trois mois.

BOULINARD, à part.

Eh bien, il ne se gêne pas. S'il croit que nous allons le nourrir.

SCÈNE IX

LES MÊMES, BODARD.

BOULINARD.

Ah ! voici mon gendre.

Bodard et Godard se saluent.

BODARD, *à part.*

Quel est ce monsieur ?

BOULINARD, *bas.*

Dites donc, c'est Taschereau, notre prédécesseur. (*A Godard.*) Cher Monsieur, je vous laisse avec mon gendre, je vais dire à ma femme que vous dînez avec nous. (*A part.*) Comment lui faire comprendre qu'il ne doit pas s'incruster ici ? Je vais lui écrire.

SCÈNE X

BODARD, GODARD.

BODARD, *à part.*

C'est le révoqué !

GODARD.

Pourquoi a-t-on révoqué monsieur Taschereau ?

BODARD, *à part.*

Comment, Taschereau ? Ce n'est donc pas lui, Taschereau ?

GODARD.

Vous ne me répondez pas ? C'est donc grave?

BODARD, tremblant.

A qui ai-je l'honneur de parler ?

GODARD.

Je suis Paul Godard, le nouveau sous-préfet des Réglisottes.

BODARD, sur le point de se trouver mal, à part.

Ah ! mon Dieu !

Il sort de sa poche un des pots de moutarde.

GODARD, ahuri, voyant Bodard respirer la moutarde.

Qu'est-ce que vous faites?

BODARD.

C'est de la moutarde ! Je suis un peu souffrant, alors, je respire de la moutarde. En usez-vous ?

GODARD.

Non, merci !... Voulez-vous que j'appelle ?

BODARD.

Non, merci, au contraire, je vais mieux !

GODARD.

Je compte sur vous pour faire partir monsieur Taschereau dans les délais d'usage et conformément aux convenances administratives.

BODARD.

Ah ! Monsieur, si vous preniez la peine de le flanquer à la porte vous-même, quel service vous me rendriez. (A part.) Ils se prennent mutuellement pour Taschereau ! Quel guêpier ! Quel guêpier !

Il sort.

SCÈNE XI

GODARD, PAUL, puis PAMÉLA.

GODARD, seul.

C'est juste, son gendre ne peut pas lui dire... Comment faire alors ? Ah ! je vais lui écrire. (Il écrit.) « Cher Monsieur, il est d'usage que lorsqu'un sous-préfet est renvoyé !... » Le mot est dur, mettons remplacé. « Il cède la place à son successeur. Vous seriez donc fort aimable si vous vouliez me faire connaître la date de votre départ. Croyez, Monsieur, à mes sentiments les plus sympathiques. Paul Godard. » (Prenant une enveloppe.) « Monsieur Taschereau, ancien sous-préfet. » (Parlé.) Ancien, souligné. « Aux Réglisottes. » Je n'ai qu'à laisser la lettre sur la table, là !

Paméla entre.

PAMÉLA.

Pardon, Monsieur.

GODARD.

Vous désirez, Madame ?

PAMÉLA.

Je cherche l'ancien sous-préfet. La cuisine est dans un état... c'est pitoyable.

GODARD, à part.

C'est la cuisinière. (Haut.). Eh bien, arrangez ça.

PAMÉLA.

Si vous voyiez ces cuivres ! Ça fait pitié. Est-ce que vous êtes de la maison ?

GODARD.

Oui, je suis de la maison.

PAMÉLA, à part.

Quelque employé. (Haut.) Tenez, allez me chercher pour dix sous de tripoli.

GODARD, stupéfait.

Moi!

PAMÉLA.

Vous me porterez ça à la cuisine et dépêchez-vous.

Elle sort.

GODARD.

Ah ! ça, pour qui me prend-elle ? (Voyant entrer Boulinard.) Monsieur Taschereau. Ne soyons pas là pendant qu'il lira ma lettre.

Il sort.

SCÈNE XII

BOULINARD, seul.

Je viens de lui écrire, à Taschereau. Je le prie de partir le plus tôt possible. J'ai fait mettre la lettre sur son bureau. J'en attends l'effet. (Il voit la lettre laissée sur la table par Godard. Lisant :) « Monsieur Taschereau, ancien sous-préfet. » Tiens, une lettre pour lui. Ancien, souligné. Oh ! c'est méchant !

SCÈNE XIII

BOULINARD, GODARD.

Boulinard tient à la main la lettre de Godard. Godard tient à la main la lettre écrite par Boulinard.

GODARD.

Une lettre pour vous.

BOULINARD.

Et une pour vous.

Ils échangent les lettres.

ENSEMBLE, après avoir lu l'adresse.

Ça, c'est pour vous.

Ils se rendent les lettres.

GODARD.

Ah! ça, vous n'êtes donc pas monsieur Taschereau?

BOULINARD.

Moi! mais c'est vous!

GODARD.

Moi!

BOULINARD.

Je suis le beau-père du Sous-Préfet.

GODARD.

Ah! moi, je vous avais pris pour Taschereau lui-même.

BOULINARD, à part.

Qu'est-ce qu'il chante ? (Haut.) Mais vous-même qui êtes-vous ?

GODARD.

Moi, je suis le nouveau sous-préfet des Réglisottes.

BOULINARD.

Vous ! il y en a donc deux ?

GODARD.

Comment, deux ? Quel est donc l'autre ?

BOULINARD.

Mon gendre, parbleu !

GODARD.

Votre gendre !

BOULINARD.

Vous usurpez, Monsieur, vous usurpez ! (Il sonne. Louveteau entre.) Priez monsieur le sous-préfet de venir un instant, je vous prie. (Louveteau rit bêtement.) Eh bien, qu'est-ce que vous avez à rire ?

LOUVETEAU.

Dame, Monsieur le sous-préfet me dit de dire à Monsieur le sous-préfet de venir. Alors je ris.

BOULINARD.

Est-il bête ! le sous-préfet, c'est mon gendre !

LOUVETEAU.

Mais Monsieur m'a laissé l'appeler Monsieur le sous-préfet tout le temps.

BOULINARD, confus à Godard.

Petite vanité de beau-père.

GODARD, à part.

Ah! ça, ils sont donc tous sous-préfets, excepté moi ?

LOUVETEAU.

Alors, le sous-préfet, c'est le jeune.

BOULINARD.

Oui. Allez donc, animal !

LOUVETEAU.

Oui, Monsieur.

Il sort.

BOULINARD.

Du reste, Monsieur, vous allez être convaincu avant l'arrivée de mon gendre, car voici la nomination de monsieur Bodard dans le *Temps*.

GODARD.

Pas Bodard, Godard.

BOULINARD.

Ce n'est pas à moi que vous allez apprendre le nom de mon gendre.

GODARD.

Mais, sapristi, c'est moi, Paul Godard, qui suis Sous-Préfet aux Réglisottes.

BOULINARD.

Vous! (A part.) C'est un fou !

GODARD.

Tenez. (Il va pour lui mettre sous les yeux un journal.)

Non, pas celui-là. Il m'éreinte. (Lui montrant l'autre journal.) Voilà. Paul Godard.

BOULINARD.

C'est une faute d'impression, une coquille. Tenez, voilà *le Temps* du 26.

Il le montre.

GODARD.

C'est ça qui est la coquille. Et la preuve, voici l'*Officiel* du 27.

BOULINARD, après avoir lu.

L'*Officiel!* Ah! pauvre Bodard! Que va-t-il dire quand il apprendra qu'il n'est plus, qu'il n'a jamais été sous-préfet!

GODARD.

Oui, c'est un coup dur!

BOULINARD.

D'autant plus que je ne peux plus lui laisser épouser ma fille. Je vais le tuer deux fois.

BODARD, entrant, à part.

Ensemble! Je tremble comme la feuille!

SCÈNE XIV

GODARD, BOULINARD, BODARD.

BOULINARD, à part.

Pauvre diable! Ça me fait de la peine! (Haut.) Approchez, mon ami.

BODARD, approchant en tremblant, à part.

Son ami ?

BOULINARD, à Godard.

Prenons-le doucement.

GODARD.

Si vous voulez. (A part.) Il n'est pas nommé, il est plus heureux que moi.

BOULINARD, à Bodard.

Il y a dans la vie des hommes des moments où ces hommes, se croyant arrivés au pinacle, se trouvent tout d'un coup précipités dans le plus profond des abîmes.

BODARD, à part.

Ça y est !

BOULINARD.

Savez-vous ce qu'on appelle une coquille?

BODARD, à part.

Il sait tout. (Haut.) Oui... une coquille... ça se trouve au bord de la mer.

GODARD, à Boulinard, bas.

C'est une définition...

BOULINARD, bas.

Il a une certaine instruction. (Haut.) On appelle aussi coquille, en terme d'imprimerie, une faute d'impression.

BODARD, faisant l'étonné.

Ah!

GODARD, bas, à Boulinard.

Il a compris !

BOULINARD.

Eh bien, mon ami, attendez-vous à un coup formidable. Vous vous croyiez sous-préfet, vous ne l'êtes pas. Lisez.

Il lui montre l'*Officiel*.

BODARD, à part.

Il me croit, comme lui, victime de l'erreur ! Bravo !

BOULINARD, à Godard.

Je n'aurais pas cru qu'il aurait reçu cette nouvelle sans broncher. Il a le courage civique.

BODARD.

Il me reste Cécile.

BOULINARD.

Non, ne l'espérez pas. (A part.) Et moi qui commençais à m'habituer à être sous-préfet. Ah ! quelle idée ! (Haut, à Godard.) Monsieur Godard, j'irai droit au but : j'ai une fille adorable, 500 mille francs de dot, un million d'espérances.

GODARD, à part.

Qu'est-ce que ça peut me faire ?

BOULINARD.

Elle adore Bodard, mais elle ne l'aura pas. Je pourrais la donner à Bruniquel, le changement serait trop brusque. Entre Godard et Bodard, la différence n'est pas grande. Vous êtes Sous-Préfet, j'espère que Cécile s'y habituera facilement.

GODARD.

Monsieur...

BOULINARD.

Ne me remerciez pas. Elle est à vous.

BODARD, à Boulinard.

Pas devant moi, Monsieur.

BOULINARD.

Eh bien, allez-vous-en. (A Godard.) C'est convenu ?

GODARD.

Merci, j'ai fait vœu de rester garçon !

Bodard lui envoie des baisers de la main.

BOULINARD, froissé.

Je ne force personne.

LOUVETEAU, entrant.

Une dépêche pour monsieur le Sous-Préfet.

BOULINARD, machinalement.

Donnez !

Il va la prendre.

GODARD.

Vous permettez ?

BOULINARD.

C'est juste... l'habitude.

LOUVETEAU, à Godard qui prend la dépêche.

C'est pour monsieur le Sous-Préfet.

GODARD.

C'est moi, mon ami. (Louveteau sort, ahuri.) Un télégramme de mon oncle.

BOULINARD, machinalement.

Ah ! voyons...

GODARD.

Je suis nommé sous-préfet à Cannes.

BOULINARD.

De l'avancement.

GODARD.

Non, une commutation de peine. (Lisant le télégramme.) Et je suis remplacé ici par monsieur Paul Bodard.

BODARD.

Moi !

BOULINARD, prenant le télégramme.

Voyons ?... C'est vrai !... Cécile ! Paméla !... Il est nommé !

SCÈNE XV

LES MÊMES, PAMÉLA, CÉCILE.

PAMÉLA, entrant. Elle fait reluire un chandelier.

Qu'y a-t-il ?

BOULINARD.

Bodard est nommé ! Il est sous-préfet des Réglisottes.

PAMÉLA.

Ah ! ça, tu es toqué ! Voilà deux jours que je le sais.

BOULINARD, à part.

C'est juste. Elle n'était pas au courant.

BODARD, à Cécile.

Nommé ! Je suis nommé ! Et votre père ignore notre supercherie.

CÉCILE.

Quand je vous le disais qu'il y avait un Dieu pour les amoureux.

LOUVETEAU, entrant, des journaux à la main et s'avançant près de Godard.

Pour monsieur le Sous-Préfet des Réglisottes.

GODARD.

Ce n'est pas moi, mon ami.

Il remonte. Louveteau, ahuri, tend les journaux à Boulinard.

BOULINARD, désignant Bodard.

Ce n'est pas moi, mon ami, c'est Monsieur.

LOUVETEAU, remettant les journaux à Bodard, à part.

Voilà qu'on change de sous-préfets comme de ministres.

GODARD, à Louveteau.

Mon ami, faites porter mes bagages à la gare. Je repars dans une heure.

BODARD, prenant la main de Cécile.

Cette fois, elle est à moi, beau-père.

BOULINARD.

Pas encore, mon ami, je vous la donnerai demain, quand j'aurai lu l'*Officiel* ! Je tiens à être sûr qu'il n'y a pas de coquille dans le télégramme !

Rideau.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY



